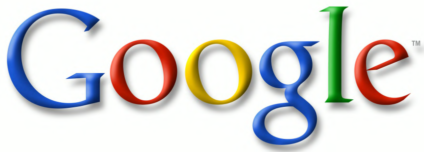
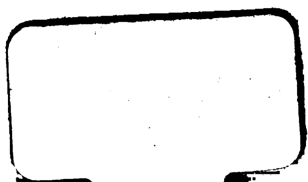
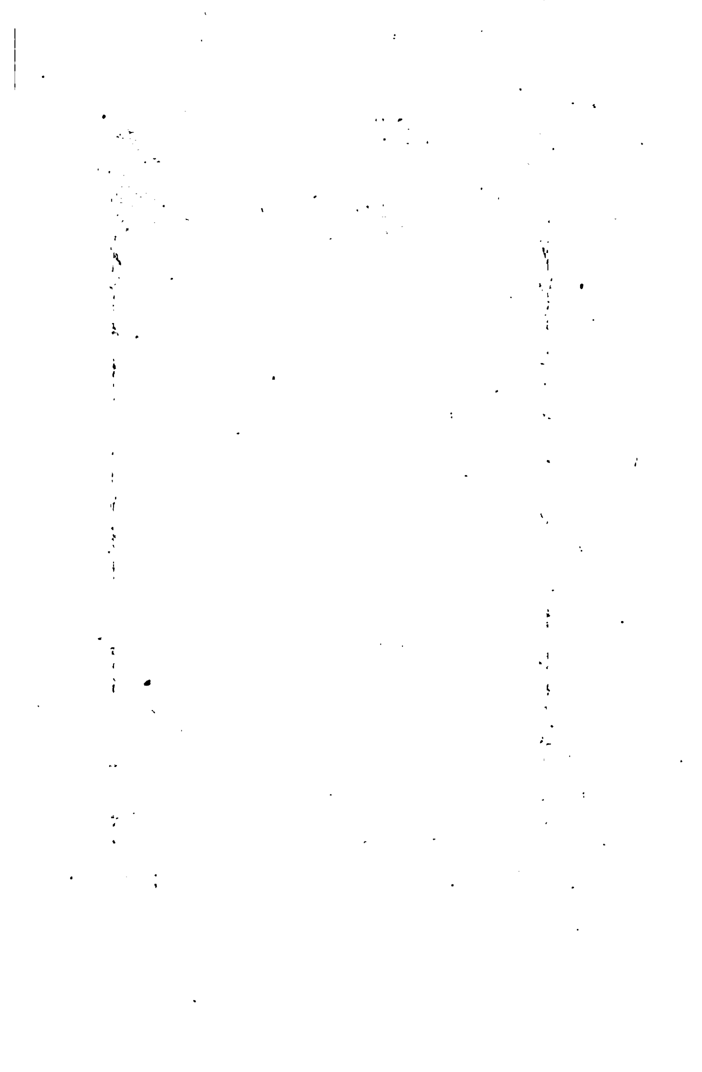
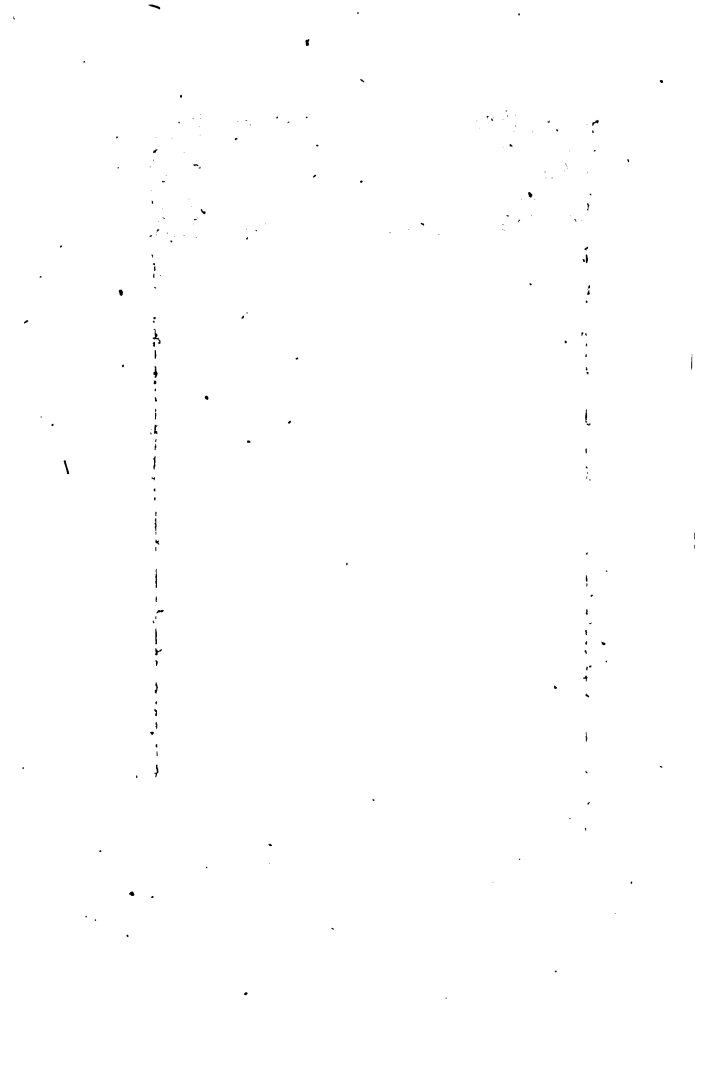




Les Amours







LES AMOURS

OVIDE

LES AMOURS

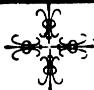
TRADUCTION DU Cte DE SÉGUIER

GRAVURES DE MÉAULLE

Dessins de MEYER

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue Saint-Benoît
1879


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
44 X 370





OVIDE

Le poète latin Ovide (*Publius Ovidius Naso*), né à Sulmone, dans le Samnium, quarante-trois ans avant Jésus-Christ, mourut exilé à Tomes, près les bouches du Danube, à l'âge de soixante ans. Sa vie est connue; on sait que, destiné d'abord au barreau, il fut entraîné vers la poésie par un penchant irrésistible et la grande facilité qu'il avait à faire des vers :

Quidquid tentabam scribere versus erat.

OVIDE

Le recueil d'élégies dont nous publions une traduction nouvelle fut probablement son œuvre de début. Il y célèbre ses amours avec une dame romaine que quelques-uns ont crue être la fille d'Auguste, la trop fameuse Julie. Rien n'est moins prouvé. Ce qui paraît plus certain, c'est que plusieurs de ces élégies s'adressent à une maîtresse différente et de condition inférieure.

Ovide a composé des ouvrages d'un genre plus relevé, *les Métamorphoses*, *les Fastes*, etc., mais nulle part il ne s'est peint lui-même avec autant d'abandon que dans ces trois livres des *Amours*. Dérobant l'effort de son art sous un naturel exquis, il s'y montre pour ainsi dire à nu, avec ses passions, ses ardeurs de jeunesse, et avec une franchise d'accent qui rendent son œuvre précieuse à tous égards.

Il existe, nous ne l'ignorons pas, des préventions trop souvent justifiées contre les traductions en vers. Si pourtant, malgré le discrédit où le genre est peu à peu tombé, nous n'avons pas hésité à imprimer celle-ci, c'est qu'elle se distingue de toutes les précédentes par une vigueur incomparable ainsi que par une adresse merveilleuse à mouler la pensée et le tour de l'original.

ÉLÉGIE-PRÉFACE

10e ÉLÉGIE DU 4e LIVRE DES TRISTES

OVIDE A LA POSTÉRITÉ

Des amours doux poète [1], en moi pour juger l'homme,
Sachez ma vie, âges futurs.
Sulmone aux fraîches eaux m'a vu naître en ses murs,
A neuf fois dix milles de Rome.
C'était, pour préciser, quand un même trépas
Des deux Consuls fut le partage [2].
Je suis, non par faveur, mais par droit d'héritage,
Chevalier, si l'on en fait cas.
Je n'étais pas l'aîné : dans l'existence un frère
D'un an précéda mon destin.
Le même astre éclaira notre premier matin;
Deux pains fêtaient ce jour prospère.

C'est celui des cinq jours à Pallas consacrés
Qui prélude à des Jeux féroces.
Mon père nous donna dans Rome, enfants précoces,
Les maîtres les plus révérés.
De bonne heure mon frère opta pour l'Éloquence;
Il semblait né grand orateur.
Des mystères sacrés, moi, jeune adorateur,
J'allais chez la Muse en vacance.
Or, mon père souvent : « Pourquoi de vains essais[3]?
Homère est mort pauvre lui-même. »
Ému de ses discours, laissant là tout poème,
A la prose je m'efforçais.
Mais les mots s'enchaînaient en spondée, en dactyle:
Toute ma prose était des vers.
Cependant aux étés s'ajoutant les hivers,
Nous prîmes la robe virile.
Paré du laticlave, à poursuivre son but
Chacun de nous resta fidèle.
Mon frère avait vingt ans. Il meurt. Perte cruelle!
En moi quelque chose mourut.
Alors ayant brigué les honneurs de mon âge,
J'eus la charge de Triumvir.
Demeurait le Sénat : c'eût été m'asservir;
Je m'en tins au premier suffrage.
Mon corps et mon esprit craignaient trop les labeurs
Et les coûteuses renommées.
Du reste les neuf Sœurs, toujours mes bien-aimées,
M'offraient de tranquilles bonheurs.

De ce temps je connus et chéris les poètes;
Tous me semblaient des dieux nouveaux.
Souvent le vieux Macer [4] me lut et ses « Oiseaux »
Et ses « Serpents » et ses « Recettes ».
Souvent Properce encor, mon ami chaleureux,
Me disait un chant érotique.
Bassus, maître en iambe, et le divin Pontique
A mon bras se plaisaient tous deux.
Horace sur son luth, des Grecs heureux émule,
Nous ravit des sons les plus doux.
Je vis bien peu Virgile, et le destin jaloux
Me prit trop tôt mon cher Tibulle [5].
Devancier de Properce, il te suivait, Gallus [6]:
Je parus donc le quatrième.
J'applaudis mes aînés, on m'accueillit de même,
Et mes vers furent répandus.

Ma barbe était rasée une ou deux fois à peine,
Lorsque en public je débutai.
Sous le nom de Corinne, une insigne beauté
Éveillait mon cœur et ma veine [7].
J'ai composé beaucoup, mais les écrits douteux
Sont allés s'épurer aux flammes.
D'autres, faits pour charmer, banni, nous les brûlâmes,
Courroucé d'un art désastreux.

Tendre, ouvert à l'amour, la plus petite chose
Pouvait m'exalter aisément.

Tel que j'étais alors, mon vif tempérament
D'aucun scandale ne fut cause.
Presque enfant, j'épousai femme indigne de moi,
Union triste et sans durée.
L'épouse qui suivit, bien que considérée,
Sut peu de temps garder ma foi.
La dernière est ce cœur qui, jusqu'en la vieillesse,
Soutient le poids de mes revers.
Ma fille m'a rendu, par deux maris divers,
Deux fois grand-père en sa jeunesse.
A quatre-vingt-dix ans, mon vieux père acheva
Aux doigts des Parques sa carrière.
Je le pleurai comme il m'eût pleuré. De ma mère
Bientôt le bûcher s'éleva.
Ah! bienheureux tous deux, morts à temps, sans alarmes!
Ils n'ont pas vu mon sort affreux.
Heureux moi-même aussi d'être seul malheureux
Et de leur épargner des larmes!
S'il reste cependant des morts plus qu'un vain nom,
Si du bûcher s'envole une ombre,
Ombres de mes parents, si mon châtiment sombre,
Vous frappant, émut l'Achéron,
Sachez qu'il eut pour cause, et certe il faut me croire,
Non un crime, mais une erreur.
Adieu, Mânes chéris!.. — Je retourne au lecteur
Qui veut la fin de cette histoire.

Déjà la main du Temps chassant mes plus beaux jours,

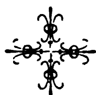
De cheveux blancs semait ma tête,
Et, depuis mon berceau, dans Olympie en fête
Les Jeux dix fois avaient eu cours [8],
Quand César offensé me relégua vers Tome,
Sur la gauche du Pont-Euxin [9].
D'en conter les motifs je n'ai pas le dessein :
Ils sont assez connus de Rome.
Amis et serviteurs, dirai-je vos méfaits,
Plus durs pour moi que ma disgrâce?
Mon âme s'indigna de faiblir, et, tenace,
Sans succomber porta le faix.
Oubliant et ma toge et les loisirs paisibles,
Je ceignis des glaives nouveaux,
Et sur terre et sur mer j'endurai plus de maux
Qu'il n'est au ciel d'astres visibles [10].
Quels détours!.. J'abordai chez le Sarmate enfin,
Voisin du Gète à l'arc perfide.
Ici, quoique étourdi d'un fracas homicide,
La lyre adoucit mon destin;
Et bien qu'à mes accents personne ne réponde,
Je trompe ainsi l'ennui du jour.
Quand donc j'existe encore et sens l'exil moins lourd,
Quand mon angoisse est moins profonde,
Muse, c'est grâce à toi! Tu viens sécher mes yeux,
Tu viens distraire mes pensées.
O compagne, ô cher guide, à ces rives glacées
Par toi j'échappe et touche aux cieux!
Vivant, ton amitié m'a permis cette gloire

Dont investit la seule Mort.
L'Envie aux noms présents court s'attaquer d'abord ;
Le mien esquive sa dent noire.
Car dans ce siècle, riche en poètes fameux,
Nul Zoïle ne me ravale.
Lorsque avant moi j'en place, aux meilleurs on m'égale ;
Le monde entier me lit comme eux.
Va, si j'augure bien, en toi je puis descendre,
Terre, aussitôt je renaîtrai [11].
Que la faveur publique ou l'art m'ait illustré,
Merci, Lecteurs, d'un concours tendre.

ÉPIGRAMME

DE P. OVIDE NASON, SUR SES AMOURS[1]

De cinq livres à trois nous réduisit Ovide :
Ainsi l'auteur le préféra.
Grâce au retranchement, si l'œuvre est insipide
L'ennui d'autant diminuera.





LIVRE PREMIER

ÉLÉGIE I

Ovide renonce à l'Epopée, pour écrire ses amours.

J'allais chanter les camps et Bellone en furie,
        Sur le grand rythme qui lui sied.
Mes vers marchaient égaux : d'un air de moquerie,
        L'Amour, dit-on, leur prit un pied [1].

Enfant, qui t'a permis cette atteinte à ma verve?
Aux Muses seules j'appartiens.
Voit-on Vénus saisir la lance de Minerve,
Pallas les torches que tu tiens?
Cérès, sur les coteaux, préside-t-elle aux chasses,
Dans les champs, Diane aux moissons?
Apollon revêt-il les pesantes cuirasses,
Tandis que Mars danse aux chansons?
Ambitieux, trop vaste est déjà ton empire;
Pourquoi plus loin porter ta loi?
Es-tu maître du Pinde? et Phébus de sa lyre
Doit-il se voir frustré par toi?
A peine un noble vers ouvre-t-il mon poème
Que tu suspends son vol heureux.
Pour des accents plus doux personne, hélas! que j'aime,
Garçon ou vierge aux longs cheveux!
Je me plaignais... soudain, dans son carquois qu'il vide,
Cupidon cherche un trait vainqueur,
Bande l'arc, puis m'ajuste en s'écriant : « Ovide,
Voilà de quoi toucher ton cœur! »
Malheur! il a percé d'une flèche, qui brûle,
Ce cœur trop froid jusqu'à ce jour.
Adieu donc, chants guerriers. Que mon vers se formule
En six et cinq pieds tour à tour :
Toi, ceins ton front de myrte, ô ma Muse, et module
Ce nombre impair que veut l'Amour!



ÉLÉGIE II

Description du triomphe de l'Amour.

Oh! d'où vient que ma couche ainsi me paraît dure,
Que mon manteau glisse en tous sens?
D'une nuit sans sommeil pourquoi cette torture
Et les douleurs que je ressens?
Si l'Amour m'éprouvait, je le saurais peut-être!...
M'afflige-t-il à mon insu?
Oui, c'est cela : mon cœur, dont s'empare le traître,
Saigne du trait qu'il a reçu.

Céderai-je, ou faut-il qu'en luttant je l'irrite?
Cédons au poids, pour l'adoucir.
J'ai vu croître le feu, quand un souffle l'excite,
Sans excitant le feu mourir.
Les coups épargnent moins le bœuf au joug rebelle
Que les bœufs prompts à s'y ranger;
Pour un coursier rétif la main est plus cruelle :
Qu'il vole, et le mors est léger.
Ainsi des cœurs altiers : Cupidon les foudroie,
Mais il épargne ses amis.
Eh bien! je le confesse, Amour, je suis ta proie!
Vers toi je tends mes bras soumis.
Grâce! ma voix t'implore, entre nous plus de guerre;
Vainqueur, il sied de pardonner.
Accouple, orné de fleurs, les oiseaux de ta mère;
Mars a son char à te donner.
Parais alors, guidant le divin attelage,
Au bruit d'unanimes bravos.
De jeunes prisonniers seront ton entourage
Dans ce triomphe sans rivaux.
Moi-même je viendrai, traînant, docile esclave,
Ma blessure et mes nouveaux fers.
Pudeur et Conscience, et quiconque te brave,
Suivront de chaînes recouverts.
Tout frémira de crainte. A genoux, Rome entière
Criera : « Triomphe! » à pleine voix.
Enfin t'escorteront Baisers, Erreur, Colère,
Ces complices de tes exploits.

Des hommes et des Dieux tu leur dois la conquête ;
Sans eux quel serait ton pouvoir?
Mais Vénus te contemple, et du ciel sur ta tête
Va laisser des roses pleuvoir.
Toi, paré de rubis aux cheveux, sur les ailes,
Pressant ton char d'azur et d'or,
Si je te connais bien, que de flèches mortelles
Tu lanceras partout encor!
Vainement tu voudrais des dards moins homicides;
Ils brûlent même au sein des eaux.
Tel fut Bacchus dans l'Inde : à lui pareil, tu guides,
Au lieu de tigres, des oiseaux.
Puis donc que j'ai ma place en ton sacré cortège,
Use envers moi des droits acquis.
Vois César, ton parent[2] : vainqueur, sa main protège
Ceux qu'autrefois elle a conquis.



ÉLÉGIE III

Déclaration.

Prière juste : O toi qui sus hier me charmer,
Aime-moi bien lorsque je t'aime.
Est-ce trop ? permets-moi seulement de t'aimer,
Et je louerai Vénus de même.
Accueille qui veut vivre à tes pieds enchaîné,
Accueille une flamme sincère.
Si d'illustres aïeux ton amant n'est point né,
Un chevalier étant son père ;

Si d'un riche domaine il n'a pas les douceurs
Et doit avec peu se suffire :
Qu'il ait pour répondants Phébus et les neuf Sœurs,
Bacchus et l'Amour qui l'inspire ;
Et ses mœurs sans reproche et sa fidélité,
Sa pudeur et son innocence.
Loin de lui mille amours ! toi seule, en vérité,
Seras l'objet de sa constance.
Oui, que la Parque file à tes côtés mes jours,
Mais les brise, à ta moindre plainte.
Laisse-moi te chanter, et mes œuvres toujours
Porteront ta divine empreinte.
Grâce aux vers on admire Io, que veille Argus,
Et Léda, qu'un cygne féconde ;
Par eux célèbre encore est la sœur de Cadmus,
Qu'un Dieu taureau ravit sur l'onde :
Belle. ainsi nos deux noms, tendrement confondus.
Vivront à jamais dans le monde ! !



ÉLÉGIE IV

Il enseigne à sa maîtresse par quel art ils peuvent s'entretenir à table, en présence de son mari.

Corinne, ton mari soupe avec nous ce soir :
Pour ton mari la mort s'ensuive !
Je ne te verrai donc qu'à titre de convive?
Un autre en maître doit t'avoir !
Ton corps va réchauffer sa poitrine ennemie!
A sa guise il prendra ton sein !
Cesse de t'étonner du carnage soudain,

Fruit des noces d'Hippodamie.
D'un Centaure je n'ai ni les mœurs ni le bras;
Crains pourtant mon jaloux délire.
Sache alors tes devoirs : de grâce, qu'au zéphire
Mes conseils ne s'envolent pas.
Viens avant ton mari : que ferons-nous sur l'heure?
Je ne sais; viens toujours avant.
Il paraît... feins un air modeste, en le suivant;
Mais qu'en passant ton pied m'effleure.
De ton lit, vois mon front et mes gestes adroits;
Réponds-leur vite avec prudence.
Mes sourcils, sans parler, auront de l'éloquence;
Tout t'instruira, mon vin, mes doigts [1].
Si de nos doux plaisirs l'idée en toi s'éveille,
Pince ta joue au teint rosé.
M'as-tu de quelque faute en secret accusé,
Mollement tire ton oreille.
Mon astre, t'ai-je plu par mes mots, mon entrain,
Que ta bague en cercle s'agite.
Invoques-tu l'enfer que ton époux mérite,
Comme en priant, étends la main.
S'il remplissait ta coupe, eh! dis-lui qu'il la vide!
Puis demande un vin de ton choix.
Après toi je veux boire au calice où tu bois :
J'y chercherai ta trace humide.
T'avance-t-il un mets que lui-même a goûté?
Jette ce poison sous la table.
Soustrais ton cou d'ivoire à son bras détestable,

Ta tête à son sein détesté:
Garde le tien, si pur, des excès de sa flamme;
Nuls baisers, de ta part surtout.
Ose en donner!... je crie, en fondant tout à coup:
« Ils sont à moi! je les réclame. »
Cela, je puis le voir; mais combien j'aurai peur
Des privautés qu'un manteau cache!
Défends qu'à tes mollets, à ta cuisse il attache
Son dur genou provocateur.
Je crains ces libertés, me les étant permises;
Mon propre exemple est mon tourment.
J'ai hâté bien des fois, sous un long vêtement,
L'heure des voluptés promises.
Tu seras sage... mais, pour me tranquilliser,
Repousse un voile trop commode.
Fais boire ton mari, remplis sa coupe en fraude,
Sans l'étourdir d'un seul baiser.
Quand il s'endormira dans une lourde ivresse,
Du temps, des lieux, inspirons-nous.
Tu quittes le banquet, et nous te suivons tous:
Marche au milieu de cette presse.
Tes yeux sauront m'y voir, mes bras t'y rencontrer;
Alors touche mon corps fébrile.
Hélas! pour peu de temps ma leçon est utile;
La nuit viendra nous séparer.
Ton époux, réveillé, vers sa chambre t'emmène;
Je reste à la porte en pleurant.
Dieux! j'entends ses baisers... Le voilà savourant

Tous ces trésors que j'eus à peine !
Ne cède qu'à regret à ses affreux transports.
Que Vénus trompe sa luxure !
Si mes vœux sont comblés, son impuissance est sûre ;
Toi, fais un marbre de ton corps.
Enfin, dis-moi demain, quels que soient ses efforts :
« Je suis vierge de sa souillure. »



ÉLÉGIE V

Jouissance.

Un soleil dévorant de midi marquait l'heure;
Sur mon lit j'étais mollement.
Grâce aux volets mi-clos, le jour dans ma demeure
Comme aux bois filtrait doucement.
On aurait dit des soirs le tendre crépuscule,
L'aube pâle, quand meurt la nuit.
Aux timides beautés dont la pudeur recule
Il faut ce jour qui les séduit.

Corinne m'apparut, tunique retroussée,
Cou d'albâtre, cheveux flottants :
Telle Sémiramis, si belle au gynécée,
Ou Laïs, chère à tant d'amants.
J'arrachai sa tunique, un obstacle bien frêle
Qu'elle essaya de ressaisir ;
Mais, tout en disputant, la charmante rebelle
Se laissa vaincre avec plaisir.
Quand elle s'offrit nue à mon regard avide,
Son corps sans tache m'éblouit.
Quels bras je caressai ! quelle gorge splendide
A mes baisers s'épanouit !
Oh ! le ventre poli sous sa ferme poitrine !
La jeune cuisse ! les beaux flancs ! !
Que vous dirai-je ? en tout excellait ma Corinne ;
Et nul voile dans nos élans !
Le repos eut son tour... la cause, on la devine.
Ah ! revenez, midis galants !



ÉLÉGIE VI

Au portier de Corinne.

Portier, humble gardien ! chargé d'indignes fers,
Fais mouvoir ta porte indocile.
Un jour étroit suffit ; ouvre à peine : en travers
Discrètement je me faufile.
L'amour m'a tellement rendu maigre et fluet
Qu'entrer ainsi n'est pas merveille.
Je sais, guidé par lui, d'un pied lent et muet,
Des surveillants tromper l'oreille.

Jadis l'obscurité provoquait mon effroi;
Sortir, la nuit, me semblait grave.
Cupidon et Vénus tout haut rirent de moi :
« Aime, ont-ils dit, tu seras brave. »
Marchons, l'heure est venue. Ombres qu'on voit voler,
Poignards cachés, rien ne m'arrête.
Je ne flatte que toi; toi seul me fais trembler :
Tu tiens la foudre sur ma tête.
Regarde, et, pour mieux voir, enlève ces verrous!
Mes pleurs du seuil mouillent la pierre.
Sur ton dos, certain jour, allaient pleuvoir les coups;
Le fouet s'abstint à ma prière.
Quoi! ma voix, qui jadis te sauva d'un tourment,
Pour moi serait moins efficace!
Rends le bien pour le bien. Tu cherchais ce moment?
La nuit s'avance; ouvre de grâce.

Ouvre, et qu'on te libère, en échange, demain,
De ton eau vile et de ta chaîne.
Mais tu ne réponds pas, portier, j'appelle en vain;
Ton cœur est dur comme ce chêne.
Qu'il faille, en temps de guerre, un gond bien affermi,
Soit; mais, en paix, qui te menace?
Tu me crains comme amant, que serait-ce ennemi?
La nuit s'avance; ouvre, de grâce.

Je ne viens point suivi de farouches soldats;
L'Amour est seul de la partie.

Je voudrais le chasser que je ne pourrais pas;
Prends plutôt mon sang et ma vie.
L'Amour donc, puis deux doigts de la rouge liqueur,
Des fleurs à ma tête un peu lasse,
Voilà mes combattants! Qui n'accourrait sans peur?
La nuit s'avance; ouvre, de grâce.

Es-tu lent? ou dors-tu d'un hostile sommeil
Que ma requête aux airs s'envole?
On te trouvait sans cesse autrefois en éveil,
Quand je rôdais près de ta geôle.
Peut-être ton amie est-elle dans tes bras :
Oh! sort plus gai, meilleure place!
De ta chaîne, à ce prix, que je n'ai-je l'embarras!
La nuit s'avance; ouvre, de grâce.

Me trompé-je? Les gonds n'ont-ils pas résonné?
Est-ce un indice, une assurance?
Erreur! c'était le vent. Son souffle inopiné
Emporte au loin mon espérance.
Viens, au nom d'Orythie, ô Borée, et d'un bond
Romps cette barrière tenace!
Tout est silencieux... Rosée et brume au front,
La nuit s'avance; ouvre, de grâce.

Ouvre, ou, plus prompt que toi, par le fer, par le feu,
Je détruis l'orgueilleuse enceinte.
La nuit, l'amour, le vin au calme invitent peu;

Tous trois narguent pudeur et crainte,
Mots rudes ou mielleux, sans fruit j'ai tout tenté,
Homme plus sourd que cette porte.
Non, tu ne devrais pas servir une beauté,
Mais aux bourreaux prêter main-forte.
Déjà l'aube blanchit l'horizon vaporeux,
Et le coq sonne sa fanfare.
Toi, couronne à regret tombant de mes cheveux,
Reste devant ce mur barbare.
Quand ma maîtresse, au jour, te verra sur le seuil,
Tu lui diras ma vaine attente.
Adieu, portier, rougis. Que ce funeste accueil
Te soit rendu par ton amante.
Enfin, adieu toi-même, insurmontable écueil;
Je pars, adieu, porte irritante!



ÉLÉGIE VII

Il se maudit d'avoir battu sa maîtresse.

S'il me reste un ami, qu'il m'enohaîne sur l'heure,
A présent que je suis calmé.
Mon bras par la fureur tantôt vient d'être armé :
Battue, hélas ! Corinne pleure !
Oh ! j'aurais pu frapper alors mes chers parents,
Faire aux Dieux mêmes quelque outrage.
Quoi ! le seigneur Ajax n'a-t-il pas dans sa rage
Égorgé des troupeaux errants?

Aux infernales Sœurs le parricide Oreste
N'osa-t-il pas lancer des traits?
Moi, j'ai donc pu m'en prendre à ses cheveux épais.
Quel désordre charmant, du reste!
Sa beauté s'en accrut : ainsi, l'arc à la main,
Courait la fille de Schénée,
Et pleurait Ariane, en voyant de Thésée
Les vaisseaux fuir dans le lointain.
Telle Cassandre encor, n'étaient ses bandelettes,
Gisait dans ton temple, ô Pallas.
Qui ne m'aurait dit: «Fou!» même: «Barbare!» hélas!
Elle, rien : des larmes muettes.
Je n'en lisais pas moins ma honte dans ses yeux
Plus accablants que des paroles;
Mais que n'ai-je plutôt sans bras vu mes épaules!
Être sans bras eût été mieux.
Pernicieux emploi de mes forces maudites!
Leur excès est mon châtiment.
A bas, main sacrilège, odieux instrument,
Subis les fers que tu mérites!

On ne saurait toucher au moindre citoyen,
L'on pourrait battre sa maîtresse?
Diomède est un monstre ! : il frappe une Déesse;
Mon attentat s'égale au sien.
Non, je l'ai surpassé : lui blesse une ennemie,
Et moi l'objet de mon amour.
Va, monte au Capitole et triomphe au grand jour;

Ceint de lauriers, va, sacrifie.
Qu'on t'acclame au passage : « Io ! gloire au vainqueur
Qui d'une femme ainsi se joue ! »
Ta victime ira morne, et blanche, moins sa joue
Marquée au sceau de ta fureur.

Mieux valait, amoureux, sur sa bouche adorable
Et sa gorge imprimer la dent.
Si j'étais déchaîné comme un sombre torrent,
Dans ce délire épouvantable,
N'était-ce pas assez d'alarmer par des cris
La pauvre enfant, et, chose inique,
De mettre jusqu'au sein en lambeaux sa tunique?
Ma raison, là, m'aurait repris.
Mais non, j'ai rudement tiré sa chevelure,
Meurtri son cou de mes dix doigts :
Des marbres de Paros, elle, pâle et sans voix,
Avait la teinte blanche et pure.
J'ai vù ses traits glacés, son corps aussi tremblant
Qu'un peuplier qu'Éole incline,
Que de sveltes roseaux où le zéphyr badine,
Qu'un flot sous la brise ondulant.
A la fin, de ses yeux, comme l'eau de la neige,
Les pleurs coulèrent lentement.
Mon orgueil s'avoua coupable à ce moment :
Ces pleurs, c'est mon sang, me disais-je.
Trois fois, en suppliant, je tombe à ses genoux,
Trois fois sa terreur me repousse.

Oh ! frappe, la vengeance à ton cœur sera douce,
A coups d'ongle rends-moi mes coups.
Sur mon visage prends ta revanche complète;
Que le courroux aide à tes mains :
Mais pour faire oublier tant d'actes inhumains,
Remets-toi vite à ta toilette.



ÉLÉGIE VIII

Contre une vieille entremetteuse qui cherchait à enseigner à Corinne l'art de se prostituer.

Si vous voulez connaître une vieille intrigante,
Écoutez, son nom est Dipsas [1].
Ce nom dit ses penchants [2]; jamais l'aube naissante
Ne la vit à jeun ici-bas.
De Médée elle sait les formules magiques
Et des flots renverse le cours.
Hippomane, venins, rouets cabalistiques,

A mille horreurs elle a recours.
L'ouragan, à sa voix, prépare ses désastres,
Ou l'azur brille, éblouissant.
J'ai vu, le croirez-vous? du sang tomber des astres;
Dans la lune j'ai vu du sang.
Je m'en doute, son corps, où la plume se mêle,
La nuit, voltige dans les airs.
Le bruit d'ailleurs en court. Une double prunelle
De ses yeux lance des éclairs.
Des tombeaux elle évoque aïeux, bisaïeux même;
Le sol s'entr'ouvre sous ses pas.
Brouiller d'heureux amants, voilà son but suprême:
Sa verve alors ne tarit pas.
Un jour, je fus témoin des leçons qu'elle donne,
Derrière une porte abrité :

« Sais-tu qu'un élégant [3] hier te vit, ma mignonne?
Il s'arrêta, l'air enchanté.
A qui ne plairais-tu? ta grâce est sans rivale;
Mais l'argent manque à tant d'attraits.
Je voudrais ta parure à leur splendeur égale;
A mon tour tu m'enrichirais.
De l'étoile de Mars tu n'eus aucun sourire.
Mars fuit; Vénus t'offre ses soins.
Quel changement! regarde, un riche te désire
Et s'informe de tes besoins.
Il est beau comme toi. S'il ne payait tes charmes,
Tu devrais acheter les siens...

Tu rougis? aux fronts purs vont ces chastes alarmes,
Lorsqu'on les feint, je t'en préviens. »

« Tes yeux sont-ils baissés, par degrés n'examine
Les galants qu'en raison des prix.
Sous Tatius peut-être, une immonde Sabine
Eût redouté plusieurs maris.
Mais Mars transporte au loin son étendard néfaste;
Vénus règne en nos murs cléments.
Belles, amusez-vous! la laide seule est chaste:
Fille adroite chasse aux amants.
Toi, déride à l'instant ce visage si tendre.
Grâce aux rides, que de malheurs!
Pénélope donnait un arc funeste à tendre
A ses prétendants querelleurs.
Le temps, à notre insu, semblable à l'eau des fleuves,
Rapidement coule et se perd.
Il faut polir l'airain, user les robes neuves;
Un toit croule, s'il est désert.
La beauté, douce fleur, se fane sans culture;
C'est trop peu d'un ou deux époux.
A l'aide de plusieurs la récolte est plus sûre:
Aux grands troupeaux vont les vieux loups.
Dis-moi, sinon des vers, que reçois-tu d'Ovide?
Des vers! voilà tout son tribut.
Apollon même, orné d'une riche chlamyde,
N'a d'autre or que l'or de son luth [1].
Prise un bailleur de fonds plus que le grand Homère;

Va, qui donne est toujours charmant [5].
Sache agréer aussi l'affranchi débonnaire ;
Pied gypsé [6] n'a rien d'infamant.
Mais qu'un luxe d'aïeux jamais ne t'éblouisse :
Avec eux pars, noble appauvri !
Quoi ! gratis ce mignon veut qu'on le divertisse?
Vole ton mâle, mon chéri.

« Exige peu d'abord, quand s'avance une proie.
La tiens-tu, dépouille-la bien.
Simulé, l'amour sert : au tien fais que l'on croie,
Mais garde-toi d'aimer pour rien.
Parfois défends tes nuits : prétexte une migraine,
Les jours d'Isis, l'ordre établi.
Reçois bientôt, de peur qu'un long jeûne n'entraîne
L'indifférence — et puis l'oubli.
N'ouvre qu'aux généreux, et livre à leur risée
Le suppliant qui se morfond.
As-tu des torts : dis-toi la première blessée ;
Par l'audace évite un affront.
Mais des emportements abrège la durée,
Car la haine en pourrait surgir.
De larmes de commande, à dessein éplorée,
Apprends tes yeux à se rougir.
Hardiment sois parjure : aux plaintes d'une dupe
Vénus rend sourds les rois d'en haut.
Choisis un couple adroit d'esclaves, qui s'occupe
De dire aux gens ce qu'il te faut.

Et qu'ils glanent pour eux : tout grain de bénéfice,
C'est à la longue un tas de blé.
Aux crocs de ton amant mets sœur, mère et nourrice;
Le revenu sera triplé.

« Cherches-tu des motifs, alors de ta naissance
Qu'un gâteau lui marque le jour.
Avant tout, d'un rival qu'il craigne la présence;
Sans cette crainte, adieu l'amour.
Que ton lit laisse voir les traces d'un autre homme,
Ton cou ses baisers encor chauds,
Ta table ses présents. Des magasins de Rome
Parle-lui, s'il vient sans cadeaux.
A-t-il assez donné, qu'il prête maintes choses ;
Ne rien rendre est l'essentiel.
Par tes airs doucereux endors-le sur des roses :
Le poison passe avec le miel.
Si tu suis mes leçons, fruit d'une vieille étude,
Et désormais en fais ta loi,
Tu me diras souvent : « Vis bien ! » par gratitude ;
A ma mort tu prieras pour moi. »

Mon ombre me trahit : je m'élançai vers elle,
Et des deux mains faillis broyer
Son crâne dénudé, sa face criminelle
Où du vin parut larmoyer.
Ha ! monstre, puisses-tu, proscrite et sans foyer,
Souffrir une soif éternelle !



ÉLÉGIE IX

Ingénieux parallèle de la guerre et de l'amour.

L'Amour est général, les amants sont soldats :
Atticus, vrai, tous font la guerre.
Vénus veut la jeunesse au dieu Mars nécessaire ;
Fi des vieillards pour leurs combats !
L'âge qu'un chef demande en un guerrier modèle,
Femme l'exige d'un amant.
Tous deux veillent, tous deux reposent durement ;
L'un garde un camp, l'autre sa belle.

Sans trêve un soldat marche. Exilez ses amours,
Pour les suivre, cœur intrépide,
L'amant franchira tout, monts et torrent rapide
Dont l'avalanche enfle le cours.
Il ne saurait attendre une saison choisie,
Des zéphyrs pour passer les mers.
Qui donc, si ce n'est eux, bravera les hivers,
L'eau du ciel, la neige épaissie?
L'un vers les ennemis s'avance en éclaireur ;
Fâcheux rivaux, l'autre vous guette.
L'un assiège des tours, l'autre d'une coquette
Brise la porte avec fureur.

Victime du sommeil, souvent une milice
Tombe immolée, au sein des nuits :
Ainsi du roi Rhésus les corps furent détruits,
Et ses coursiers captifs d'Ulysse.
Un malheur analogue atteint l'époux qui dort ;
L'amant vers lui tourne ses armes.
Enfin, ruser sans cesse et vous nourrir d'alarmes,
Guerriers, amants, c'est votre sort.

Mars trahit, Vénus trompe. Un vaincu se relève;
Le plus fort succombe à son tour.
De sentiment oisif ne traitez plus l'amour;
Tout noble cœur lui doit sa sève.
Du rapt de Briséis gronde Achille en courroux;
Troyens qu'il fuit, pressez l'attaque.

Hector volait combattre en quittant Andromaque ;
L'épouse en pleurs armait l'époux.
On dit qu'Agamemnon, à l'aspect de Cassandre,
Courba, troublé, son front hautain ;
Mars lui-même fut pris aux filets de Vulcain :
Jamais au ciel plus vif esclandre.
Moi, des douceurs du lit les sens par trop charmés,
Je semblais né pour ne rien faire.
Soudain une beauté m'ordonna de lui plaire ;
Mes jours depuis sont animés.
Leste et gai, j'ai toujours quelque galante affaire :
Craignez-vous la mollesse ? Aimez !



ÉLÉGIE X

A Corinne, pour qu'elle ne mette point un prix
à ses faveurs.

Comme Hélène ravie au bord de l'Eurotas,
Pour deux époux sujet de guerre;
Comme Léda qu'un cygne, à plume mensongère,
Séduisit dans ses doux ébats;
Comme Amymone errant dans la plaine brûlante[1],
Une urne en ses bras gracieux :
Je t'aimais, et pour toi craignais du roi des Dieux,
Aigle ou taureau, l'ardeur galante.

Maintenant je suis calme, étant désabusé;
Ta beauté n'émeut plus mon âme.
Quel motif m'a changé? L'or que ta main réclame.
A jamais le charme est brisé!
Hier je t'adorais délicate et modeste;
Le vice à présent t'enlaidit.
L'Amour est un enfant, l'Amour est sans habit,
Et sa candeur ainsi s'atteste.
Comment oserait-il tarifer ses appas?
Il n'a ni bourse ni cassette.
Sa mère pour les camps pas plus que lui n'est faite;
De tels dieux ne se soldent pas.

Une prostituée est fondée à tout prendre;
Son métier accroît ses trésors.
Mais quand elle maudit les tyrans de son corps,
Libre, le tien songe à se vendre!
Vois donc ces animaux dépourvus de raison
T'apprendre, ô honte! la morale.
De leurs bouillants époux génisse ni cavale
Jamais n'exigent de rançon.
La femme se plaît seule aux dépouilles de l'homme,
De ses nuits seule tient marché.
Elle vend un plaisir par tous deux recherché,
D'après le sien fixant la somme.
Si le plaisir d'amour n'est possible qu'à deux,
Sied-il qu'à l'un l'autre l'achète?
Au même jeu pourquoi serais-tu satisfaite,

Moi, toujours dupe et malheureux?

Un témoin pour de l'or ne peut mentir sans crime,
Sans crime un juge être vénal.
Avocat mercenaire, avide tribunal,
Sont indignes de toute estime.
C'est le sort de la femme osant avec son lit
Arrondir la dot paternelle.
Les gratuites faveurs font un amant fidèle,
Non le baiser qu'on lui vendit.
J'arrive, et je vous paye : oublions ma visite,
Je ne suis plus votre obligé.
Belles, que pour vos nuits rien ne soit exigé!
Gain mal acquis trop mal profite.
Que gagna la Vestale [2] aux cadeaux des Sabins?
Sous leur poids on l'écrase à terre.
Pour un collier reçu, dans le sang de sa mère
Un fils juste [3] a plongé ses mains.

Sans doute il est permis de quêter maintes choses
D'un riche à loisir généreux.
Grappillez dans son champ tous les fruits savoureux;
D'Alcinoüs cueillez les roses.
Quant au pauvre, prisez son cœur pur et constant;
Ce qu'il possède, il l'abandonne.
Aux beautés, moi, mes vers tressent une couronne :
Qui j'aime est célèbre à l'instant.
Et son nom durera, comme mon luth si tendre,

Plus que la pourpre et l'or des rois.
Je hais qu'on me demande et donne toutefois;
Je donnerai, mais sache attendre.



ÉLÉGIE XI

Ovide prie Napé de porter un billet doux à Corinne.

Toi, dont le peigne excelle à parer ta maîtresse,
Toi, sa confidente, Napé,
Si propice aux bons tours d'une amoureuse ivresse,
Billets remis, mari trompé;
Qui souvent m'amenas Corinne encor rebelle;
Toi, mon salut dans mes tourments :
Prends ces tablettes, va les porter à ma belle;
Triomphe des empêchements.

Un cœur de roc, d'airain, ne fut pas ton partage;
Les préjugés sont nuls pour toi.
Cupidon dans ses rangs dut te compter, je gage :
Défends donc ta bannière en moi.
Ah! dis-lui que l'espoir d'une nuit me ravive!
Sous ce pli le reste est noté.
Mais l'heure fuit .. remets au plus tôt ma missive;
Fais qu'on me lise en sûreté.
Remarque alors ses yeux, observe son visage;
Il peut parler, quoique muet.
Obtiens d'elle en retour une brûlante page:
J'exècre un court et froid billet.
Qu'elle serre les mots, que son âme s'épanche
Dans le plus long des entretiens.
Mais pourquoi du stylet fatiguer sa main blanche?
Il me suffit d'un seul mot : « Viens. »
Et pour Vénus alors je fleuris mes tablettes,
Et, dans son temple, au bas j'écris :
« Vénus, de mon bonheur à toi ces interprètes,
Naguère encor feuillets sans prix. »



ÉLÉGIE XII

Il maudit les tablettes qui lui rapportaient la réponse négative de sa maîtresse.

Plaignez-moi. Sa réponse est triste. Elle m'apporte
Ces seuls mots : « Impossible, hélas ! »
Les présages sont vrais : tantôt, près de ma porte,
J'ai vu Napé faire un faux pas.
Une autre fois, Napé, sois sobre et cours moins vite ;
D'un pied plus sûr quitte mon seuil.
Vous, tablettes, fuyez ! Dehors, cire maudite,
Cire où se grave un tel accueil !

Une abeille de Corse, en quête de ciguë,
Te forma d'un miel repoussant.
Au riant vermillon ta couleur semblait due :
Erreur ! ce rouge était du sang.
Va donc aux carrefours, bois nul, bois misérable !
Qu'un char t'écrase au coin d'un mur !
Qui, pour te façonner, t'enleva de l'érable,
Des deux mains certe était impur.
Cet arbre à des pendus fournit un appui sombre ;
Il fournit des croix aux bourreaux.
Le vautour, le hibou nichèrent sous son ombre ;
L'orfraie habita ses rameaux.
Et j'ai pu confier mes vœux à sa dépouille,
La charger de propos d'amour !
Ah ! mieux lui convenaient les phrases que barbouille
Un juge hostile, à l'esprit lourd ;
Ou bien les vils calculs de l'avare, au supplice
Quand un as manque à son total.
Doubles l'on vous nomma, tablettes ; c'est justice :
Ce nombre, au reste, était fatal.
Pour mon dernier souhait, que certaine immondice
Vous entraîne à l'égout final !



ÉLÉGIE XIII

A l'Aurore, pour qu'elle tarde à paraître.

Déjà sur l'Océan, fuyant le vieux Tithon,
Luit dans son char la blonde Aurore.
Déesse, où vas-tu? Reste! A ce prix, qu'à Memnon
Mille oiseaux s'immolent encore [1].
C'est l'heure où je me plais dans les bras attachants
De la beauté que mon flanc presse :
L'air est frais, le bocage est plein d'amoureux chants,
Et le sommeil a plus d'ivresse.

Où vas-tu, des amants quotidien effroi ?
    Ralentis ta course rapide.
Le nocher sur les flots découvre mieux sans toi
    L'étoile d'or dont l'œil le guide.
Tu parais... quoique las, repart le voyageur,
    Et le soldat saisit son glaive.
Tu rappelles au joug le bœuf, pesant marcheur ;
    A ta voix, le fermier se lève.
Par toi l'humble écolier, à regret matinal,
    Subit la férule du maître.
Par toi la Caution devant le tribunal
    Accourt d'un mot se compromettre.
Implacable, tu rends au juge, à l'avocat,
    L'ennui, les procès de la veille ;
Et quand dormir est cher au sexe délicat,
    Pour filer ta clarté l'éveille.

Je pardonnerais tout ; mais, à moins d'être seul,
    Comment voir fuir si tôt les belles ?
Que de fois j'ai prié que la Nuit, d'un linceul,
    Aveuglât tes chevaux fidèles !
Que de fois j'ai prié que d'en haut te fît choir
    Le vent, ou le choc d'un nuage !
Cruelle, où voles-tu ? Si ton fils était noir,
    De ton âme il offrait l'image.

Quoi ! pour Céphale un jour si tu n'avais brûlé,
    Chaste encor tu pourrais te croire ?

De tes feux je voudrais que Tithon eût parlé :
    Scandaleuse serait l'histoire.
Tu quittes ton époux, car l'âge l'a glacé ;
    Ta roue ardente au loin l'évite.
Ah ! qu'en tes bras survînt quelque amant empressé :
    « Arrête, ô Nuit ! » dirais-tu vite.

Sur moi de ton vieillard pourquoi donc te venger ?
    Vous ai-je unis ?.. Qu'il t'en souvienne :
D'un long repos la Lune enivrait son berger ;
    Et sa beauté vaut bien la tienne.
Jupiter même, au ciel las de te voir surgir,
    Un soir, de deux nuits n'en fit qu'une.

— Je terminais ma plainte : elle sembla rougir,
    Mais rien n'arrêta l'importune.



ÉLÉGIE XIV

A Corinne, sur la perte de ses cheveux.

« Ne teins pas tes cheveux », disais-je à tout instant.
Hélas ! tu n'en as plus à teindre !
Eh ! quels plus beaux cheveux, sans ta faute pourtant?
A tes pieds ils pouvaient atteindre.
Tu n'osais les peigner, tant ils étaient soyeux :
Tel est le fin tissu des Sères [1],
Ou le fil qu'Arachné, d'un pied industrieux,
Dévide aux poutres solitaires.

Ni trop noirs, ni trop blonds, ils montraient nuancés
L'or et l'ébène dans leurs ondes.
Aux frais vallons d'Ida, les cèdres écorcés
Ont ces couleurs brunes et blondes.

Leur souplesse admettait, de plus, mille contours,
Sans te coûter la moindre plainte.
Peignes et dards coquets les ménageant toujours,
Napé t'ornait, libre de crainte.
A l'œuvre je la vis, et l'épingle jamais
Durement ne vint la reprendre[2].
Parfois leurs flots captifs, à l'aurore défaits,
Hors du lit pourpre allaient s'épandre :
Tel est le négligé que, sur le vert gazon,
Offre une Bacchante assoupie.
Mais quoiqu'ils fussent doux ainsi qu'une toison,
Qu'on leur fit une guerre impie !
Qu'ils subirent l'acier, le feu patiemment,
Pour tourner en boucles dociles !
Je criais : « Les brûler, c'est un crime vraiment ;
Loin, bien loin, ces fers inutiles !
Grâce ! ils frisent tout seuls. Rien à brûler en eux ;
L'aiguille y tient sans stratagème... »
Les voilà donc tombés ces splendides cheveux,
Dignes d'Évan [3], d'Apollon même.

Je leur comparais ceux qui jadis ruisselaient
Sur les bras nus de Dionée [4].

Pourquoi les regretter enfin, s'ils t'accablaient,
Et fuir ton miroir, consternée ?
Ce fidèle miroir te désole en ce jour...
Pour plaire encore, allons, oublie.
Tu ne peux de leur chute accuser tour à tour
Herbe enchantée, eau d'Hémonie,
Ni santé maladive (arrière un tel destin !),
Ni rivale prompte à te nuire :
Toi seule as préparé, de ta coupable main,
Le poison qui vient les détruire.
Maintenant des Germains les femmes t'enverront
Une chevelure complète.
Quand on l'admirera, souvent, le rouge au front,
Tu te diras : « Cruelle emplette !
Je ne sais quelle esclave on applaudit en moi ;
Hier je me passais de ses charmes... »

O misère ! elle pleure et veut, dans son émoi,
Me cacher sa honte et ses larmes.
A ses pieds, triste place, elle voit les débris
De son ancienne chevelure :
Ah ! calme-toi. Demain, ces beaux cheveux flétris
Repousseront, je te le jure.



ÉLÉGIE XV

Contre les adversaires de la poésie.

Pourquoi, sots envieux, m'accuser de paresse,
D'œuvre inepte traiter mes vers?
Pourquoi me reprocher de fuir, dans ma jeunesse,
Les camps poudreux aux miens si chers,
Dans le chaos des lois de ne pas vouloir lire,
Ni me vendre au forum ingrat?
Vains labeurs! vains lauriers! J'attends mieux: de ma lyre
J'attends un immortel éclat.

Tant que du Simoïs on verra couler l'onde,
Du mont Ida briller le front,
Le raisin mûr tomber après la gerbe blonde,
Homère, Hésiode vivront.
Callimaque est certain d'un nom impérissable,
Malgré ses vers laborieux;
Sophocle s'est chaussé d'un cothurne inusable,
Aratus plane dans les cieux.
Tant que la courtisane ici-bas sera tendre,
Le père dur, l'esclave faux,
O rustique Ennius, mâle Accius, Ménandre,
Du temps vous braverez la faulx.
Quel siècle de Varron ne connaîtra l'histoire
Et Jason et la Toison d'or?
Jusqu'au dernier soleil survivra la mémoire
De Lucrèce au sublime essor.
Tityre et l'Énéide auront pour tous des charmes,
Tant que Rome au loin régnera.
Tant que l'arc et le feu d'Amour seront les armes,
Du doux Tibulle on parlera.
On chantera Gallus, du couchant à l'aurore,
Avec Gallus sa Lycoris.
Ainsi quand, marbre ou fer, tout s'use, se dévore,
La mort épargne nos écrits.
Après eux passez donc, sceptres qu'on glorifie,
Bords du Tage au riche limon.
Fi du vulgaire épais! des eaux de Castalie
Je veux que m'abreuve Apollon [1].

Oui, toujours que le myrte à ma tempe verdoie
Et qu'aux amants je sois sacré !
Vivant, sur vos talons la Calomnie aboie ;
Mort, votre nom est révéré.
Lors donc que du bûcher mon corps sera la proie,
Grâce à mes chants je revivrai !



LIVRE DEUXIÈME

ÉLÉGIE I

Pourquoi il chante ses Amours, au lieu de continuer son poème de la Gigantomachie.

C'est un nouveau recueil d'Ovide, de Sulmone,
Le chantre de ses voluptés.
Prudes, retirez-vous : ces chants, qu'Amour ordonne,
D'ennui mourraient à vos côtés.

Me lise la beauté qu'un doux regard enivre,
L'enfant rêveur, novice amant.
Que, frappé comme moi, tout jeune homme en mon livre
Trouve décrit son mal charmant.
Qu'il demande, étonné : « Par quel art ce poète
Sait-il ainsi nos tendres cas[1] ? »
J'osai, je m'en souviens, assez noble interprète,
Dire les célestes combats,
L'affreux Gygès, Tellus, puis l'Ossa mis en poudre
S'écroulant avec Pélion.
Je tenais dans mes mains Jupiter et sa foudre,
Tonnant sur la rébellion.
Corinne me chassa : lors, adieu foudre et guerre,
J'oubliai le maître des Dieux.
Maître, pardonne ! en rien ne m'aidait ton tonnerre ;
Ce seuil fermé me touchait mieux.

J'ai ressaisi mes traits, la sensible Élégie ;
Sa voix chère a forcé les gonds.
Les vers courbent le front de la Lune rougie,
Domptent du Jour les coursiers blonds.
Les vers des noirs serpents arrêtent la piqûre,
De l'onde ils refoulent le cours ;
Les vers de mainte porte ont brisé la serrure,
Malgré le chêne et les fers lourds.

A quoi m'aurait servi de célébrer Achille,
Les fils d'Atrée et leurs travaux ?

Pour moi qu'eût fait Ulysse, en son vaisseau fragile,
 Hector, sous le pied des chevaux?
Mais d'une vierge aimable ai-je loué la grâce,
 La belle à moi s'offre en retour.
Grande est la récompense. Adieu, héros de race,
 Rien ne me tente à votre cour.
Vous, suaves beautés, aux doux vers que je trace
 Souriez : l'auteur est l'Amour.



ÉLÉGIE II

A l'eunuque Bagoas.

Gardien de ta maîtresse, ô Bagoas, écoute
Un bref mais utile sermon.
Hier je remarquai la belle sur ma route,
Sous le portique d'Apollon[1].
Amoureux aussitôt, par écrit je l'implore :
« Je ne puis, » dit-elle en tremblant.
« Tu ne peux ! Et pourquoi ? » lui demandai-je encore.
« Mon eunuque est trop vigilant. »

Si tu fais bien, crois-moi, n'inspire plus de haine;
De tout despote on veut la mort.
Son mari même est fou : quoi ! défendre un domaine
Qui pour sa garde est assez fort?
Laissons-le se livrer à son aveugle flamme,
Croire chastes de tels appas.
D'un peu de liberté, toi, fais jouir sa femme;
Libres d'autant seront tes pas.

Ensemble conspirez : l'esclave alors commande.
Crains-tu ce jeu, feindre est permis.
Ces billets, lus à part, sa mère les lui mande;
Ces inconnus sont des amis.
Au lit va-t-elle voir malade bien portante,
Figure-toi le mal certain.
Tarde-t-elle: de peur d'une ennuyeuse attente,
Ronfle, la tête dans ta main.
Mais les rites d'Isis, ce qu'au Cirque on peut faire,
Jamais n'en cherche le détail.
Un complice toujours gagne gros à se taire :
Pourtant est-il moins dur travail?
Il plaît, n'est plus frappé, vit en gras majordome;
Les autres gisent, vil troupeau.
L'époux voit par ses yeux, et, rois tous deux, en somme
De madame ils trouvent tout beau.
Vainement un mari prend l'air sombre et rebelle,
Par ses baisers femme obtient tout.
Mais il faut que parfois l'adroite te querelle,

Feigne des pleurs, te pousse à bout.
Toi, l'accusant de torts aisément réfutables,
Détourne alors la vérité.
A ce prix, les honneurs, les cadeaux profitables,
Puis ta complète liberté.

Traîtres et délateurs, chargés de fers, languissent
Au fond des cachots, tristement.
Tantale a soif dans l'eau, de ses mains les fruits glissent ;
Sa langue a causé ce tourment.
Argus, tyran d'Io, tombe à la fleur de l'âge ;
Io, délivrée, est aux cieux.
D'un inceste j'ai vu châtier avec rage
Le rapporteur audacieux.
Certe il méritait plus, car il fit deux victimes,
Femme avilie, époux en deuil.
Un mari n'aime pas le récit de tels crimes :
Sévère, en tout cas, est l'accueil :
S'il reste indifférent, la plainte est inutile ;
Épris, il vous doit son malheur.
D'ailleurs, malgré les faits, prouver n'est pas facile :
Belle a son juge en sa faveur.
Eût-il tout vu lui-même, il la croira fidèle,
Condamnant son propre regard ;
Et si la dame pleure, il pleurera comme elle,
En s'écriant : « Sus au bavard ! »
Duel inégal ! Vaincu, tu subis mille outrages,
Tandis qu'elle, on va l'embrassant.

Nous ne méditons pas forfaits ou noirs breuvages;
Point n'étreignons fer menaçant.
Non, nous voulons aimer, grâce à toi, sans orages :
Est-il un vœu plus innocent?



ÉLÉGIE III

Au même.

Fâcheux gardien que toi, qui n'es homme ni femme,
Et pour Vénus vis sans ressort!
Celui dont le rasoir te mutila, l'infâme,
Eût mérité le même sort.
A nos vœux suppliants tu serais plus docile,
Si quelque amour te pénétrait.
Pour lutter, galoper, toi, ton corps est débile;
Un glaive lourd t'accablerait.

Ce sont actes virils ; renonce à leur vaillance.
Sous d'autres drapeaux résigné,
Complais à ta maîtresse, obtiens sa bienveillance.
Que ferais-tu, d'elle éloigné ?
Tout invite au plaisir, ses attraits, sa jeunesse ;
La tenir dans l'ombre est honteux.
Elle aurait pu tromper ton œil ouvert sans cesse :
Complot d'amour triomphe à deux.
Mais te prier vaut mieux ; or donc, ma voix te presse,
Sers-nous, tandis que tu le peux.



ÉLÉGIE IV

Toutes les femmes lui plaisent.

Je ne viens point défendre, ici, mes folles mœurs,
Donner le change sur mes vices[1].
Si l'aveu peut servir, avouons nos erreurs;
Défilez, amoureux caprices.
Je vous hais, vous chéris et me meurs de regrets.
Qu'un joug forcé nous importune !
La passion m'emporte et brise mes agrès :
Tel l'esquif, jouet de Neptune.

D'une seule beauté mon cœur n'est point épris ;
J'ai cent motifs d'aimer sans cesse.
Vois-je des yeux baissés, un modeste souris,
La pudeur accroît mon ivresse.
Un regard provocant, sur de moelleux coussins
Me promet des jeux de Bacchante.
L'air farouche et rigide, imité des Sabins,
Voile, je pense, une âme ardente.
Est-on docte ? louange à de rares talents !
Ignorante ? gloire aux naïves !
Callimaque a des vers près des miens peu coulants :
Toi qui le dis, tu me captives.
Celle-ci critiqua ma muse et ses accords ?
Je voudrais la prendre à la taille.
Nonchalante, on me plaît ; et raide, ce beau corps
S'assouplira, livrant bataille.
L'une égrène, en chantant, les perles de sa voix ;
J'aspire à ces lèvres charmantes.
L'autre parcourt la lyre avec de légers doigts :
Qui n'aimerait mains si savantes ?
Et ces bras arrondis, et ce pas cadencé
D'où le geste lascif s'échappe ?
Ne parlons pas de moi que tout rend insensé :
Vienne Hippolyte, et c'est Priape !

Toi, si grande, en ton port Andromaque revit ;
Au lit tu tiens royale place.
La petite a du nerf. Chacune me ravit :

Mignonne ou grande bien s'enlace.
Sans parure êtes-vous? que l'éclat vous siérait!
Ornée, au complet sont vos charmes.
Blonde ou brune, on m'attire, et mon cœur, nouveau trait,
Aux Vénus noires rend les armes.
J'aime d'obscurs cheveux, épars sur un col blanc;
Ceux de Léda furent d'ébène.
Vivent les blonds! l'Aurore a le front rutilant :
L'histoire encourage ma veine.
L'âge fleuri m'est doux, l'âge mûr me séduit.
L'une brille, l'autre est adroite.
Enfin tout ce que Rome en beau sexe produit,
Ma flamme immense le convoite.



ÉLÉGIE V

Reproches à Corinne, qui, lui présent et feignant de dormir, avait donné à un convive des signes non douteux de son amour.

L'Amour ne vaut pas tant, — fuis, malin oiseleur ! —
Pour que je songe au suicide;
Car j'y songe, en pesant tes torts, beauté perfide,
Née à jamais pour mon malheur !
Je n'ai point découvert ton crime en tes tablettes,
Ni dans d'adultères cadeaux.
Puissé-je me tromper, en t'accusant à faux !
Hélas ! mes preuves sont complètes !

Heureux qui peut défendre un objet adoré,
Croire sa belle sur parole!
Il est de bronze, et suit une pente trop folle,
Le jaloux de sang altéré.
Mais, feignant de dormir, quand tu me croyais ivre,
J'ai vu vos forfaits de mes yeux :
J'ai vu de vos sourcils vibrer les arcs fiévreux;
Vos deux fronts parlaient comme un livre.
Ton œil parlait aussi : sur la table, le vin
Traçait des mots aidés du geste.
Malgré tous vos efforts, j'ai lu leur sens funeste ;
J'ai tout compris, nier est vain.

Déjà s'étaient levés la plupart des convives;
Restaient deux enfants assoupis :
Je vous vis échanger, lors, des baisers hardis,
En croisant vos langues furtives;
Non ces baisers que donne un bon frère à sa sœur,
Mais ceux que darde une Ariane;
Non les chastes baisers d'Apollon à Diane,
Mais ceux dont Mars fut ravisseur.
Je criai : « Que fais-tu? Ma joie, à qui va-t-elle?
Sur mes droits j'étendrai mes mains.
Tu n'appartiens qu'à moi, je t'appartiens, cruelle;
Pourquoi ce tiers dans nos terrains? »
En ces mots s'exhala mon dépit : son visage
Par la honte fut coloré.
Ainsi rougit l'Aurore, en son char empourpré,

Ou la vierge qu'Hymen engage.
Des roses, près des lys, tel brille l'incarnat;
Telle est Phébé qu'un sorcier prie;
Tel l'ivoire d'Assur qu'on teint en Méonie,
Pour prévenir un jaune éclat.

D'une de ces rougeurs s'embrasa la coupable;
Elle embellit encor vraiment.
Ses yeux miraient le sol, d'un air humble et charmant:
Triste, elle était plus adorable.
Son chignon parfumé, sa joue au fin duvet
A ma rage à peine échappèrent;
Mais, en la contemplant, mes bras nerveux tombèrent;
Sa même beauté la sauvait.
J'implorai d'elle, moi, qui l'aurais mise en poudre,
Des baisers non moins sensuels :
Elle sourit, et m'en fit des meilleurs, de tels
Qu'ils dompteraient Zeus et sa foudre.
J'ai peur que mon rival n'en ait pris d'aussi chauds;
Je ne veux pas qu'ils soient les mêmes.
Corinne a dépassé, dans ceux-ci, mes doux thèmes;
Elle sait des baisers nouveaux.
Tant d'art m'effraye : hélas! nos langues frémissantes
S'engloutirent pour mon tourment!
Un point m'afflige encore, et ce n'est seulement
Ce cas d'étreintes ravissantes;
Mais au lit seul s'enseigne un tel raffinement :
Quel grand maître en a l'agrément?...



ÉLÉGIE VI

Sur la mort du perroquet qu'il avait donné à sa maîtresse [1].

Ce doux jaseur indien, ce perroquet modèle
Est mort! A son deuil soyez prompts,
Oiseaux pieux ; venez, battez vos flancs de l'aile,
De l'ongle ensanglantez vos fronts!
En pleureurs, arrachez la plume qui vous pare ;
En sombres buccins, gémissez!
Philomèle, pourquoi du bourreau de l'Ismare
Te plaindre? tes maux sont passés.

D'un oiseau sans pareil pleure avant tout la tombe :
Triste est le cas d'Itys, mais vieux.
Vous, libres fils des airs, toi, sa chère colombe,
Poussez vos plaintes jusqu'aux cieux.
Il se montra sans cesse un galant camarade ;
Autant que lui dura sa foi :
Perroquet, ce que fut Oreste pour Pylade,
La colombe le fut pour toi.
Mais de quoi t'ont servi cet amour, ton plumage,
Tes sons, babil ingénieux?
De Corinne, à te voir, que servit le suffrage?
Tu n'es plus, oiseau glorieux!
Ton vert éclat pouvait éclipser l'émeraude,
La pourpre ornait ton bec épais ;
Nul rival, de ta voix n'égalait la méthode,
Tellement bien tu grasseyais.
La mort t'a pris, jalouse ; ennemi des batailles,
Tu vivais parleur et mignard.
Dans les guerres l'on voit se délecter les cailles,
Peut-être ainsi mourir fort tard.
Un rien te remplissait ; ta fureur oratoire
Des longs repas sut t'affranchir :
Une noix, c'était tout ; deux gouttes d'eau pour boire,
Puis, trois pavots pour t'endormir.

Ils vivent, les vautours, écumeurs de l'espace,
Les sombres geais, les durs milans ;
A Minerve en horreur, la corneille rapace

Atteint, dit-on, près de mille ans.
Et lui meurt, cet écho de toute voix humaine,
Ce perroquet, don d'outre-mer !
Presque toujours les bons vont droit au noir domaine :
Aux méchants un sort moins amer !
Protésilas succombe, enterré par Thersite;
Hector est cendre, et Pâris vit !
Nos doubles vœux pour toi, faut-il que je les cite?
Le Notus au loin les ravit....
Vint le septième jour, un jour sans autre aurore;
La mort t'enfonçait son épieu :
Ta langue cependant s'agita, brave encore;
Mourant, tu dis : « Corinne, adieu ! »

Il est, dans l'Élysée, un coteau plein de chênes,
De mousse et de convolvulus :
Là, les oiseaux décents résident; les obscènes,
Selon la Fable, en sont exclus.
C'est le séjour béni des cygnes pacifiques,
Du Phénix, seul s'éternisant;
Les paons y vont cerclés de leurs plumes magiques,
Et les pigeons s'entre-baisant.
Notre héros, admis dans ce lieu d'allégresse,
En charme les hôtes pieux.
Ses os, à leur mesure, un blanc tombeau les presse;
On y lit ces vers gracieux :
« Ce marbre dit combien je plus à ma maîtresse;
Nul oiseau ne pérorait mieux. »



ÉLÉGIE VII

A Corinne : il nie avoir jamais eu aucun commerce avec sa suivante Cypassis.

A d'éternels soupçons me faut-il être en butte?
Quoique vainqueur, non, plus de lutte!
Qu'au théâtre mes yeux soient d'aventure errants,
A telle ou telle tu t'en prends.
Si par hasard me mire une innocente belle,
Bon! ton Ovide en a dans l'aile.
Tes mains, si j'en loue une, attaquent tes cheveux;
La blamé-je, feindre je veux.

Quand j'ai bon teint, tu dis : Quel amour est le vôtre !
Pâle, je me meurs pour une autre.
Ah ! que n'ai-je à purger quelque délit friand !
Coupable, on est plus patient.
Mais tes dires sont faux ; ton penchant à tout croire !...
Rend ton courroux frêle, illusoire.
Vois pour l'exemple, vois le baudet ambulant ;
Roué de coups, il reste lent.
Autre scène aujourd'hui : Cypassis, ta suivante,
Souille ta couche, est mon amante.
Me préservent les dieux, si je voulais pécher,
D'aller une esclave toucher !
Quel homme libre irait, épris de telles vierges,
Presser leur dos meurtri des verges ?
D'ailleurs elle te coiffe, et son art précieux
Fait Cypassis chère à tes yeux.
Et je courtiserais une fille si sainte ?
Mon gain serait refus et plainte.
J'en jure par Vénus et son volage fils :
Point ne débauche Cypassis.



ÉLÉGIE VIII

A Cypassis ; il lui demande comment
sa maîtresse a pu pénétrer le secret de leur liaison.

Habile Cypassis, artiste vraiment digne
De ne coiffer que des Vénus,
Toi, dont un doux larcin m'a dit le prix insigne,
Toi, chère à Corinne, à moi plus :
De nos baisers qui donc révéla le mystère?
D'où nous sait-elle unis tous deux?
Ai-je rougi, parlé, — lapsus involontaire, —
De façon à trahir nos feux?

N'ai-je pas dit plutôt que chérir une esclave
Était le fait d'un cœur bien bas?
De Briséis pourtant s'éprit un guerrier brave;
Agamemnon aimait Phébas[1].
Suis-je plus grand qu'Achille ou le fier Tantalide?
Mets de rois est-il un affront?
Cependant, quand tu vis son regard d'Euménide,
La pourpre incendia ton front.
Ah! si tu t'en souviens, qu'avec plus d'assurance
Je niai tout, de par Cypris!
Déesse, ordonne aux vents d'emporter à Byzance
Ce mensonge d'un cœur surpris.

Pour un tel dévoûment, Cypassis, brune chatte,
Dans ton lit, ce soir, admets-moi.
Pourquoi me refuser, pourquoi ces peurs, ingrate?
Un de tes maîtres est pour toi.
Folle, si tu dis non, j'avoûrai toute chose;
Je ferai d'accablants récits :
Oui, Corinne saura le temps, le lieu, la dose
De nos plaisirs, ô Cypassis!



ÉLÉGIE IX

Il exhorte Cupidon à ne pas décocher tous ses traits contre lui seul.

O Cupidon, archer qui me vises sans cesse,
Enfant hostile à mon repos,
Que t'a fait un soldat ferme sous tes drapeaux?
A leur ombre, ton arc me blesse.
Pourquoi brûler, percer tes amis, entre tous?
Vaincre un rebelle est l'excellence.
Quoi donc! ne vit-on pas Achille avec sa lance
De sa lance guérir les coups?

Laissant le gibier pris, le chasseur ubiquiste
    Aux fuyards attache ses pas.
Nous, ton peuple, éprouvons la vigueur de ton bras,
    Paresseux pour qui te résiste.
Que te sert d'émousser tes flèches sur mes os?
    L'amour m'assimile aux squelettes[1].
Sans amour il est tant de garçons, de fillettes :
    Vaincs-les, tes lauriers seront beaux.
En ne déployant pas ses forces hors du Tibre,
    Rome restait un petit bourg.
Le vétéran lassé se dédie au labour;
    Au vert bondit le coursier libre.
Un port vaste reçoit le vaisseau ballotté;
    Les lutteurs vieillis s'affranchissent :
Et moi, que les baisers depuis longtemps pâlissent,
    Je n'aurais pas ma liberté!

Mais qu'un dieu me l'accorde, et je reprends ma chaîne,
    Tant ce servage a de douceur.
Suis-je repu d'amour et veuf de toute ardeur,
    Je ne sais quel vide m'entraîne.
Tel l'écuyer qu'au gouffre emporte un dur cheval
    Dont il saccade en vain la bride;
Tel l'esquif atterri qu'à la plaine liquide
    Rejette un coup de vent fatal :
Au souffle ardent d'Éros ainsi partout je roule,
    Et l'archer blond me court après.
Frappe, enfant : désarmé, mon corps s'offre à tes traits;

Qu'ici ta main les plonge en foule.
Voilà mon sein, tes dards y vont spontanément ;
Mieux que ton carquois il les loge....
Malheureux le cœur mou qui son sommeil proroge,
Disant le somme un agrément !
O fou ! qu'est-il, sinon de la mort une image ?
Le sort t'en garde un éternel.
De mon bien, moi, je veux maint serment solennel :
L'espoir au moins flatte, encourage.
Je veux que l'on caresse et gronde tour à tour,
Qu'on me repousse et qu'on se livre.
Si Mars est inconstant, c'est que son fils l'enivre ;
Mars t'imite, ô volage Amour.
Ton esprit est léger cent fois plus que tes ailes ;
Tu donnes, reprends les plaisirs.
Mais si Vénus et toi secondez mes désirs,
Toujours règne en mes sens fidèles.
Dompte toutes beautés : et puceaux et pucelles
Te consacreront leurs loisirs.



ÉLÉGIE X

A Grécinus : on peut fort bien aimer deux belles à la fois.

Oui, c'est toi qui niais, il m'en souvient, Grécine,
Qu'on pût nourrir un double amour.
Désarmé par ton fait, j'aime, et je m'en chagrine,
J'aime deux femmes en ce jour.
Charmantes l'une et l'autre, elles sont chambrières[1],
Leur art se confond à mes yeux.
Elles ont à l'envi des beautés singulières,
Et me plaisent à qui mieux mieux.

Comme au choc de deux vents oscille une carène,
Cet amour mixte me combat.
Éryoine, pourquoi doubler encor ma peine?
N'était-ce point assez d'un bât?
Qu'a donc besoin l'ormeau de parures nouvelles,
Le ciel d'astres, la mer de flots?
Mieux vaut pourtant brûler que languir loin des belles :
A mes ennemis de tels lots!
Pour eux les lourds sommeils sur une froide couche,
Les repos, veufs de doux exploits;
Mais moi, que me réveille Éros, maître farouche,
Que mon lit tremble sous deux poids!
Qu'une seule maîtresse à son aise m'épuise :
Ne le peut-elle, ayons-en deux.
Des membres secs, mais forts, soutiendront l'entreprise;
Sans embonpoint, je suis nerveux.
A la lampe, d'ailleurs, Volupté rendra l'huile.
Nul tendron ne m'a vu noué[2] :
Souvent, après les jeux d'une nuit difficile,
J'ai, dès l'aube, en plein rejoué.

Heureux ceux qu'ont perdus ces passes mutuelles!
Oh! puissé-je, un jour, y mourir[3]!
S'expose le guerrier aux sagettes cruelles,
Qu'un sang versé l'aille ennoblir;
Qu'en cherchant la fortune, au sein de l'onde amère
Boive l'avare corrompu :
Pour moi, je veux, Cypris, blanchir sous ta bannière,

Et périr en tendre vaincu.
Je veux qu'en me pleurant l'on grave sur ma pierre :
« Il est mort comme il a vécu. »



ÉLÉGIE XI

Ovide cherche à détourner Corinne d'un voyage par mer à Baïa.

C'est le premier vaisseau, ce fils du Pélion,
Qui sur la vague exaspérée
Traça, bravant l'écueil, un dangereux sillon,
Pour ravir la Toison dorée[1].
Plût au ciel que l'Argo, sombrant au gouffre amer,
Eût fermé la route marine!
Voici qu'abandonnant ses dieux, son lit si cher,
Sur l'onde folle va Corinne....

Donc, je craindrai pour toi l'Eurus et le Zéphyr,
Le chaud Notus, le froid Borée!
Tu n'auras nuls bosquets, nulle ville où courir :
Rien que Téthys, bleue et madrée.
La haute mer n'a point nacres, riches cailloux;
A la rive elle s'en décharge.
Tendrons, le seul rivage est fait pour vos pieds doux :
La paix est là, l'horreur au large.

Que d'autres des Autans vous disent les combats,
Scylla, Charybde, rocs terribles,
Les monts Cérauniens, pourvoyeurs du trépas,
Malée et les Syrtes horribles.
A d'autres, oui, ce soin : par vous que tout soit cru;
Point n'est s'exposer que de croire.
Mais tard on touche au sol, quand le câble est rompu,
Que la nef vogue, aléatoire.
Le nocher inquiet craint les vents insensés;
Il voit la mort près comme l'onde.
Ah! que deviendras-tu, les flots bouleversés?
Alors quelle pâleur profonde!
Tu t'écrieras, priant et Pollux et Castor :
« Heureuse qui la terre embrasse! »
C'est qu'à terre il vaut mieux dormir, ou lire encor,
Ou bien pincer d'un luth de Thrace.

Mais si l'orage emporte au loin mes vains avis,
Défends sa voile, ô Galatée.

Néréides, si meurt celle par qui je vis,
Malheur à vous comme à Nérée !
Pars, en songeant à moi, rentre au premier bon vent ;
Qu'il pousse plus fort ton navire.
Grand Nérée, en ces lieux penche ton sein mouvant ;
Monte ici, flux ; à nous, Zéphyre !
Implore-le toi-même, afin qu'il souffle en plein ;
De tes mains aide au fils d'Éole.
Avant tous j'aurai vu, moi, ton flottant sapin :
« Sur lui, dirai-je, est mon idole. »
Mes bras te recevront, je prendrai cent baisers,
Tuerai la victime promise ;
Puis, en forme de lit les sables disposés,
La table en un tertre ira mise.

Là, tu me dépeindras tes hauts faits, coupe en main,
Ton bâtiment qui presque sombre.
Ajoute que, vers moi reprenant ton chemin,
Tu défiais vents et nuit sombre.
J'admettrai tous propos, encor que mensongers ;
Pourquoi non ? mon cœur les souhaite.
Puisse l'astre du jour, d'un ciel pur, sans dangers,
M'amener vite cette fête !



ÉLÉGIE XII

Sa joie d'avoir enfin possédé Corinne.

Viens décorer mon front, couronne triomphale !
Je suis vainqueur : elle est à moi,
Malgré mari, gardien, verrous, sujets d'effroi,
Cette Corinne sans égale !
Le triomphe, avant tout digne d'être chanté,
Est celui qu'aucun sang n'arrose.
Je n'ai pas pris d'assaut quelque porte mal close,
D'humbles murs, mais une beauté.

Atride, après dix ans, quand succomba Pergame,
Quelle fut ta part de succès?
Le mien est personnel, défiant tout procès;
Point d'aide jaloux qui l'entame.
Chef et soldat ensemble, à mes fins j'arrivai :
Cavalier, porte-aigle et vélite,
Le hasard n'a pas même appuyé mon mérite.
A moi donc, Triomphe rêvé!
Nuls conflits par mes mains, non! L'Europe et l'Asie
Sans Hélène auraient eu la paix.
Une femme, un beau jour, des Centaures épais
A table arma la frénésie.
Une femme aux combats ramena les Troyens,
Bon Latinus, en ton royaume;
Et toujours une femme, aux premiers temps de Rome,
Jeta Romains contre Sabins.
J'ai vu de vifs taureaux lutter pour leur génisse
Qui, l'air calme, les animait...
Moi-même, Cupidon à combattre m'admet,
Mais sans meurtres, dans sa milice.



ÉLÉGIE XIII

Prière à Isis, pour Corinne enceinte.

En voulant dans son sein étouffer un doux germe.
Corinne est au seuil du tombeau.
Pareil tour méritait mon courroux bel et beau,
La crainte au courroux met un terme.
Pourtant j'enflai sa taille, ou du moins je le crois ;
Souvent je crois ce qui peut être.
Isis, toi qui chéris Canope la champêtre,
Memphis, Pharos aux palmiers droits,

Enfin Parétonie et les champs que féconde
Le Nil sept fois bu par Téthys,
J'en adjure ton sistre et le front d'Anubis,
(Et qu'Osirel ainsi te seconde
A jamais; sur tes dons que veille le Serpent,
Puis, qu'avec pompe Apis s'avance) :
Tourne ici tes regards, fais double délivrance;
La sauver, au Styx me reprend.
Bien souvent tu la vis, dans tes fêtes, se joindre
A ton cortège glorieux.
Et toi, qu'attend l'épouse, aux jours laborieux,
Quand son fruit caché tarde à poindre,
Ilithye, oh! sers-moi, souris à mes appels :
Elle vaut que tu la défendes!
Alors, vêtu de blanc, d'encens pur et d'offrandes
J'irai parfumer tes autels.
Mon vœu dira : « Nason pour Corinne sauvée! »
Seulement daigne y donner lieu.
Vous, mon cœur, si je puis, tremblant, gronder un peu,
Plus d'autre atteinte réprouvée!



ÉLÉGIE XIV

La convalescence.

A quoi sert d'exempter les femmes des batailles,
Des marches, du lourd bouclier,
Si leurs mains, loin de Mars cherchant des funérailles,
S'en vont en pièces les tailler ?
Des noirs avortements l'inventrice coquette,
La Parque aurait dû s'en saisir.
Quoi donc! pour s'épargner quelque ride secrète,
Ravager le champ du plaisir!

Que de même eussent fait nos primitives mères,
Adieu l'humaine légion :
Pour repeupler le monde, en y semant des pierres,
Il eût fallu Deucalion.

Comment vaincre Priam, si des eaux la déesse
Eût dans son sein frappé son fruit ?
Ilia supprimant une double grossesse,
Rome, ton père était détruit.
Si dans ses flancs Vénus eût fait mourir Énée,
Ce globe manquait de Césars.
Toi-même aurais péri, belle, au lieu d'être née,
Ta mère adoptant ces écarts.
Et moi qu'Amour tuera, si la mienne avant terme
M'eût chassé, quels étaient mes jours ?
Dans la grappe attendez l'espoir qu'elle renferme,
Dans les fruits les derniers contours.
Mûrs, ils tomberont seuls; verts, laissez venir l'âge.
La vie exige ses saisons.
Femmes, pourquoi fouiller vos flancs d'un fer sauvage,
Couvrir nos germes de poisons ?
De Colchos on maudit la mère infanticide ;
On plaint Itys qu'abat Progné :
Mais au meurtre du moins, là, chaque époux décide,
Par sa faute, un cœur indigné.
Vous quel est le Térée ou le Jason parjure
Qui vous pousse à de tels forfaits ?
Jamais une tigresse ainsi ne se torture,

Et la lionne porte en paix.
A de tendres beautés cet art, d'ailleurs critique !
Souvent la mère suit l'enfant ;
Mourante, échevelée, on l'emmène au portique[1] :
« Bien fait ! » dit-on, en la voyant.

Mais qu'aux plaines de l'air se perdent mes paroles ;
Que mes présages restent vains !
Oubliez un premier crime, Dieux bénévoles :
Au second seul, fermez vos mains.



ÉLÉGIE XV

A l'anneau qu'il envoyait à sa maîtresse.

Anneau, que je destine à ma belle maîtresse,
Toi dont l'amour fait le seul prix,
Pars en digne cadeau : t'accueillant d'un souris,
Qu'à te porter elle s'empresse.
Comme elle me convient sache lui convenir,
Doucement serre son doigt frêle.
Heureux anneau, tu vas être touché par elle :
J'envie, hélas ! ton avenir.

Oh! puissé-je d'Éa posséder l'art magique,
Pour me changer en toi soudain!
Mon vœu serait qu'alors, visitant son beau sein,
Sa main errât sous sa tunique.
Quoique captif, j'irais, m'élargissant un peu,
Tomber dans ces roses retraites.
Quand il faudrait sceller ses furtives tablettes,
De peur d'ôter la cire en feu,
Ma pierre effleurerait d'abord sa lèvre humide...
Sauf pour un parjure billet.
Point ne voudrais sortir, si l'écrin m'appelait;
Je restreindrais mon cercle avide.

Que je ne sois jamais, ô ma vie, un fardeau,
Une tache à ta main d'ivoire.
Porte-moi, sous le flot de la tiède baignoire,
Sous les perles du frais ruisseau.
Peut-être te voir nue éveillera mon être;
L'anneau redeviendra l'amant.
Mais quel rêve insensé! Pars, léger ornement;
Peins-lui l'ardeur qu'elle a fait naître.



ÉLÉGIE XVI

Il invite Corinne à venir le voir à sa campagne de Sulmone.

A Sulmone je suis, Pélignien canton,
Étroit, mais frais, grâce aux eaux vives.
Phébus y fend le sol, d'un plus proche rayon,
Le Chien, de flammes plus actives.
Mais les champs sont remplis de ruisseaux cristallins;
Un gazon tendre s'y conserve.
Ici poussent les blés, mieux encor les raisins,
Parfois l'amande de Minerve.

L'onde claire, en fuyant, d'herbe habille les prés;
La terre est un tapis agreste.
Mais mon amour est loin (voilà deux mots errés) :
Ma belle est loin; mon amour reste.

Ah! qu'on me mît au ciel près des brillants Gémeaux,
Sans toi, ce serait le Tartare.
Qu'Atropos et Tellus prennent, tassent les os
Des voyageurs au cœur barbare!
Au moins, chacun devait s'adjoindre deux beaux yeux,
En sillonnant ainsi le globe.
Eussé-je à gravir, moi, les Apennins venteux,
Je brûlerais, touchant ta robe.
Près d'elle, j'oserais aux Syrtes me risquer,
Aux fous Notus livrer ma barque,
Entendre de Scylla les hurleurs se choquer,
Voir Malée, en bravant la Parque.
J'affronterais Charybde, où s'engouffrent les mâts
Qu'elle vomit et court reprendre.
Que si, l'effort d'Éole ouvrant le sombre amas,
Au fond nos chers dieux vont se rendre,
Suspends tes bras de neige à mon col résistant :
Porter ce doux poids m'est facile.
A nager pour Héro Léandre fut constant[1];
Il échappait, sans l'ombre vile.

Seul, loin de toi, malgré les vignobles en fleur,
Les champs baignés d'ondes limpides

Que divise en canaux l'habile agriculteur,
Malgré zéphyrs et bois splendides,
Je ne saurais me croire aux bourgs Péligniens.
Au toit natal, dans ma campagne :
Je me crois chez le Scythe ou les Ciliciens,
Vers le Caucase ou la Bretagne.

L'ormeau chérit la vigne, et la vigne l'ormeau :
Qui donc m'ôte ainsi ma maîtresse?
Cependant tu juras par tes yeux, mon flambeau,
Par moi, de me suivre sans cesse.
Aux vents, aux flots s'en va des belles le serment,
Plus sec qu'une feuille d'automne.
Si pourtant tu t'émeus de mon délaissement,
Viens t'exécuter à Sulmone.

Monte au plus vite un char traîné de coursiers prompts;
Laisse en leurs crins flotter les rênes :
Et vous, sur son passage abaissez-vous, fiers monts;
Vallons tournants, faites-vous plaines!



ÉLÉGIE XVII

A Corinne qui se prévalait trop de ses attraits.

Si l'on trouve honteux le joug d'une beauté,
Pour moi, j'assume cette honte.
Que l'on m'infame, soit! pourvu que d'Amathonte
Plus doucement j'aille traité.
Ah! puisqu'il fallait vivre esclave d'une belle,
Que n'eus-je belle au tendre accueil?
L'air beau rend fier : Corinne est d'un féroce orgueil;
Pourquoi si bien se connaît-elle?

C'est son miroir qui fait son ton impérieux;
Et, toute ornée, elle s'y mire.
Pourtant si ton éclat t'assure en tout l'empire,
Astre né pour ravir mes yeux,
De nous tu ne dois faire un sanglant parallèle :
L'infime au grand peut s'adapter.
On sait que Calypso voulut, nymphe, arrêter
Un simple humain, amant rebelle.
On sait que de Thétis un roi grec fut l'époux.
Égérie aimait le bon Nume[1];
Vénus souffrait Vulcain, quoique, en quittant l'enclume,
Clochât d'un pied l'affreux jaloux.
Ces vers sont inégaux : cependant l'héroïque
Au pentamètre s'unit bien.

Enchaîne-moi de même à ta guise, ô mon bien;
De ton lit règne, tyrannique.
Point ne t'accuserai, même en cas d'abandon;
Va, tu béniras nos tendresses.
Qu'à tes yeux mes doux vers tiennent lieu de richesses;
D'eux mainte femme attend un nom.
J'en sais une qui va s'intitulant Corinne;
Que ne donnerait-elle pas
Pour dire vrai? Mais comme en ses flots l'Eurotas
Ne voit couler nulle onde Alpine,
Aucune autre que toi n'inspirera mes chants :
Tu dicteras les plus touchants.



ÉLÉGIE XVIII

A Macer : il se justifie de se livrer tout entier à ses chants érotiques.

Tandis qu'en vers tu peins Achille sous sa tente,
Et les Ajax et les Nestor [1],
Macer, je reste aux pieds de Vénus indolente ;
L'Amour amollit mon essor.
Souvent j'ai dit : « Assez ! » et « Pars ! » à ma maîtresse ;
Lors elle a fui... sur mes genoux.
« J'ai honte, » ai-je encor dit ; mais elle, avec détresse :
« Quoi ! rougir de nos feux si doux ? »

Et, ses bras m'enlaçant, sa bouche, pour ma perte,
M'a prodigué mille baisers.
Je suis vaincu, mon luth des jeux de Mars déserte;
Je chante les miens plus aisés.

Pourtant j'ai manié le sceptre, et Melpomène
M'assurait les bravos romains [2]:
Cupidon a raillé mes cothurnes, ma veine,
Et ce sceptre en de jeunes mains.
Ma belle, impérieuse, à son tour me l'arrache,
Et l'Amour bat le chantre altier.
A polir ses leçons se borne donc ma tâche :
Las ! j'y succombe le premier.

Ou j'écris les propos d'une épouse d'élite,
Ou je peins, Phyllis, ton émoi;
L'ingrat Jason, Pâris, Macarée, Hippolyte,
Thésée, ont des lettres de moi [3].
D'Élise, au glaive nu, je retrace les plaintes
Et de Sapho les brûlants vers.
Que, grâce à mon Sabine [4], ô réponses, vous vîntes
Promptement de lieux si divers !
La chaste Pénélope a lu le sage Ulysse;
Phèdre, son beau-fils pudibond.
Énée a de sa reine ajourné le supplice :
Phyllis vit-elle? on lui répond.
Hypsipyle a reçu de Jason l'adieu triste;
Gloire à Phébus ! redit Sapho.

Et toi, Macer, de Mars tout en suivant la piste,
Amour te prête son flambeau.
Dans tes vers sont entrés Pâris, la folle Hélène,
Laodamie aimant si bien....
A mon avis, Cythère est aussi ton domaine :
Tu vas de ton camp dans le mien.



ÉLÉGIE XIX

A un quidam dont il aimait la femme.

Pour moi, sinon pour toi, fou, surveille ta femme,
Afin que je l'aime d'autant.
Plaisir permis est fade, et, prohibé, tentant :
Chérir à l'aise est manquer d'âme.
Entre l'espoir, la crainte, amants veulent nager;
Il faut qu'un refus nous attise.
Fortune toujours stable, eh ! n'est-ce pas bêtise ?
Rien ne veux qui n'offre un danger.

Corinne a bien connu mon faible, et la coquette
Excelle à me piquer au vif.
Que de fois elle a feint un malaise excessif
Et pressé ma lente retraite!
Ah! que de fois coupable, en m'imputant des torts,
Son front a joué l'innocence!
Après ces aiguillons à ma concupiscence,
Souple, elle accueillait mes transports.
Dieux bons! quels doux propos alors, que de caresses!
Que de baisers et quels baisers!
Vous, ma reine en ce jour, mentez de même, osez
Refréner parfois mes tendresses.
La nuit, à votre seuil, laissez-moi tristement
De l'hiver sentir la froidure.
Mon amour, à ce prix, se fortifie et dure;
C'est sa joie et son aliment.
Banale liaison me devient presque amère :
Tel nous aigrit un mets trop doux.
Si jamais Danaé n'eût geint sous les verrous,
Jamais Zeus ne la rendait mère.
Junon, en s'occupant de la génisse Io,
La fit paraître plus superbe.
Qui veut travail aisé doit aux champs cueillir l'herbe,
Ou boire en un fleuve à pleine eau.
Belle, entends-tu durer? tout galant, qu'on l'attrape.
Las! je m'enferre en mes discours!
N'importe, complaisance est nuisible toujours :
Je fuis qui vient, suis qui m'échappe.

Mais toi, mari si sûr d'une aimable moitié,
Ferme donc ta porte à la brune;
Cherche quel bras furtif du marteau t'importune,
Pourquoi tes chiens ont aboyé,
D'où ces flots de billets, dans quel but l'on t'exile
Si souvent des draps conjugaux.
Laisse enfin ces soucis te ronger jusqu'aux os,
Et donne à ma ruse un mobile.
Celui-là peut voler les sables des déserts
Qui peut d'un sot aimer la femme.
Va, si tu ne fais point surveiller ta bigame,
Pour mes plaisirs plus ne m'en sers.
J'ai bien patienté : j'espérais qu'à la lutte
L'œil du maître m'obligerait.
Mais tu dors, admettant ce que nul n'admettrait :
Je romprai ces nœuds sans dispute.
Las ! donc, en ta maison toujours un libre abord?
De nuit, pas moyen qu'on m'assomme?
Point de peurs? nuls soupirs interrompant mon somme;
Nul fait pour désirer ta mort?
Est-ce à moi d'endurer un époux lâche, immonde?
Ton caractère éteint mes feux.
Que ne déniches-tu quelque amant moins fougueux?
Me veux-tu pour ton rival? Gronde.





LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE I

La Tragédie et l'Élégie se disputent la possession d'Ovide.

Il est un bois antique et longtemps resté vierge,
Abri de quelque déité :
Flots sacrés au milieu, grotte sur une berge,
Concerts d'oiseaux de tout côté.

Sous ses arbres touffus, un jour, pour mon génie
Je méditais des plans nouveaux.
Le front tout parfumé, m'aborda l'Élégie,
Boitant sur ses pieds inégaux..
Belle, d'habits légers, l'air coquet d'une amante,
Sa démarche l'embellissait.
Sur ses pas Tragédie, œil dur, robe traînante,
Cheveux épars, vite avançait.
Un sceptre armait son bras ; le cothurne scénique
Ornait son pied. — Soudain sa voix :
« Quand donc s'apaisera ta fureur érotique,
Poète infidèle à mes lois?
A table les buveurs racontent tes folies,
Et l'on en jase aux carrefours ;
On murmure en montrant tes jambes affaiblies :
« Voilà ce chantre des Amours ! [1] »
De Rome, à ton insu, tu deviens donc la fable,
Grâce à ta lyre sans pudeur.
Trêve au repos : saisis le thyrse incomparable,
Commence un plus noble labeur.
Cupidon t'abêtit ; peins Minerve et Bellone.
A moi, diras-tu, ces sujets.
Mais depuis trop longtemps ta Muse en l'air fredonne
Et te leurre de vains objets.
Maintenant sacre-moi Romaine Tragédie :
Ton art peut suffire à mes vœux. »
Elle dit, et broyant son soulier de Lydie,
Mut quatre fois ses lourds cheveux.

L'autre, en clignant de l'œil, sourit malicieuse,
Un myrte, je crois, dans la main :
« Pourquoi si peu d'égards, Tragédie orgueilleuse ?
Dit-elle ; es-tu toujours d'airain ?
En nombre impair pourtant tu daignes me combattre,
Mon rythme est ton arme aujourd'hui :
Non que j'ose égaler mes chants à ton théâtre ;
Tes tours écrasent mon réduit.
Au léger Cupido, légère, je me livre ;
Simple, plus haut je ne vais pas.
Poétique par moi, Vénus bien mieux enivre :
J'ai son oreille, elle a mon bras.
Les gonds que ne saurait forcer ton fier cothurne
Tournent devant mon doux maintien.
Où tu t'emporterais, des maux j'épuise l'urne :
Là mon pouvoir primant le tien.
Moi, j'instruisis Corinne à tromper son cerbère,
A manœuvrer un pène lourd,
A déserter son lit, drapée avec mystère,
A marcher, la nuit, d'un pas sourd.
Que de fois l'on m'a vue, à sa porte clouée,
Affronter les yeux du passant !
Dans son sein me cachait servante dévouée,
Jusqu'à ce qu'Argus fût absent.
Un jour, ne fus-je pas, humble cadeau de fête,
Mise en morceaux, noyée aussi ?
La première, en ton cœur j'éveillai le poète :
Mien est ce luth qu'on brigue ici ! »

— « Muses, dis-je à ces mots, oh ! je vous en conjure,
Sans passion écoutez-moi.
Vous m'offrez, vous, le sceptre et la haute chaussure,
Déjà je parle presque en roi ;
Et, toi, ton souffle rend mes amours immortelles.
Marions donc vers longs et courts.
Melpomène, un sursis ! ta rivale a des ailes ;
Ton œuvre exige de grands jours. »

Le délai fut admis : profitez-en, ô belles !
Le temps vient des graves discours.



ÉLÉGIE II

Les jeux du Cirque.

Nulle visée hippique en ce lieu ne m'amène :
La palme à ton héros pourtant !
Je viens pour te parler, respirer ton haleine,
Te montrer mon cœur palpitant.
Toi, tu veux voir les Jeux, moi ton front : qu'à sa guise
Chacun repaisse son regard.
Heureux l'automédon que ton goût favorise !
De te plaire il possède l'art.

Si je l'avais, soudain des coursiers dans l'arène
M'emporteraient tourbillonnant.
Mon fouet mordrait rapide, où lâche irait ma rêne;
J'appuierais ma roue au tournant.
Te verrais-je en ma course, adieu mon entreprise!
Des doigts mes guides d'échapper.
Ta vue, Hippodamie, aux carrières de Pise
Fit que Pélops faillit tomber.
Il vainquit toutefois, au gré de sa maîtresse :
Que tout amant triomphe ainsi!
Pourquoi t'éloignes-tu? Même gradin nous presse;
Le règlement m'aide en ceci.

Mais vous, de la tenue, à droite de ma belle;
Vous la gênez, en vous penchant.
Repliez vos jarrets, vous placé derrière elle.
De grâce, un genou moins tranchant.
Ta robe sur le sol a ses franges traînantes;
Relève-les, ou de ma main....
Robe, tu jalousais des jambes si charmantes :
Les voir, seule, était ton dessein.
Atalante eut ainsi jambe fine et charnue,
Que convoitait Mélanion;
Diane a la pareille, alors que, demi-nue,
Elle poursuit biche et lion.
J'en rêve, et ne les vis : des tiennes que sera-ce?
Tu fais brûler brûlant flambeau.
Je calcule, aux attraits semés à la surface,

Combien le fond doit être beau.
En attendant, veux-tu d'un zéphyr agréable?
Mes tablettes t'en tiendront lieu,
A moins de n'avoir pris la chaleur qui t'accable
A ma flamme, en ton propre feu.
Je parle, et de grains noirs la poussière t'offense..!
Poudre immonde, fuis ces bras blancs !
Mais voici le cortège : attention! silence!
Puis, acclamons les nobles rangs.

En tête est la Victoire, aux ailes déployées:
Déesse, ici rends-moi vainqueur!
Applaudissez Neptune, âmes par lui choyées;
Moi, non : à la terre mon cœur.
Guerriers, saluez Mars! je hais, moi, les blessures;
J'aime la paix, l'amour, son fruit.
Phébé, ris aux chasseurs; toi, Phébus, aux augures;
Stimule, ô Pallas, l'homme instruit.
Laboureurs, bénissez Cérès, le dieu des vignes :
Lutteurs, écuyers, les Gémeaux.
Nous, adorons Vénus et ses archers insignes.
O Cypris, abrège mes maux,
Éclaire ma voisine, ordonne qu'elle m'aime!
Vénus d'un signe m'a dit : Oui.
Ce qu'elle m'a promis, confirme-le toi-même :
Je te divinise, ébloui.
Va, par toi je le jure et par ces dieux splendides,
Tu seras ma mie en tout temps.

Mais tes jambes pendaient; à ces barreaux solides
Tu peux fixer tes pieds flottants.

C'est l'heure des grands jeux : le Préteur aux quadriges
Ouvre la lice ; ils vont égaux.
Je vois qui t'a su plaire. Il fera des prodiges.
Tes vœux pénètrent ses chevaux.
Oh! l'imprudent! quel cercle à hauteur de la borne!
Ton rival la rase de près ;
Il te dépasse... hélas! ta dame en reste morne...
Tends la rêne gauche à l'excès!
Ce n'est qu'un maladroit. Romains, qu'on le rappelle;
Agitez partout vos manteaux.
Le voilà : mais de peur qu'on ne te déchevèle,
Cache en mes plis tes blonds anneaux.

On rouvre, et l'on reprend : le groupe discolore
Relance ses chevaux fougueux.
Cette fois réussis, les espaces dévore,
Et contente nos doubles vœux.
Ma belle est exaucée, et moi, non. — Chère rose,
N'aurai-je point ma palme aussi?...
Elle rit, son œil vif me promet quelque chose;
C'est bien : le reste hors d'ici.



ÉLÉGIE III

Sur son amie devenue parjure.

Croirai-je encore aux Dieux? Ma maîtresse est parjure
Et reste belle comme avant.
Sage, de longs cheveux baisaient son col mouvant;
Folle, elle a même chevelure.
Les roses coloraient la neige de son teint;
Ce teint de roses se colore.
Son pied était petit; il est mignon encore :
Toujours un port svelte et hautain.

Ses yeux, astres brillants qui m'égaraient sans cesse,
Lancent d'aussi charmants regards.
Mais aux femmes les Dieux pardonnent leurs écarts ;
La beauté s'érige en déesse !

Naguère, il m'en souvient, elle attestait nos yeux :
Depuis, les miens versent des larmes.
Dites, si son front brave impunément vos armes,
Dois-je souffrir pour elle, ô Dieux ?
Cassiope pourtant sur sa fille innocente
Vous vit punir sa vanité.
C'est peu que j'aie en vous des témoins sans fierté,
Que de vous, de moi, l'on plaisante :
D'un tel parjure il faut que m'écrase le poids,
Tout ensemble dupe et victime !
Ou la divinité n'est qu'un nom, une frime,
Pour exploiter des villageois,
Ou si quelque dieu règne, il n'aime que les belles
Et leur dit trop de tout oser.
Nous, de son glaive affreux Mars nous vient inciser ;
Nous, Pallas nous traite en rebelles ;
Nous, Phébus nous abat de ses traits souverains,
Jupiter, de sa haute foudre :
Elles seules, les dieux accourent les absoudre ;
Ils les craignent, n'en étant craints.
Et l'on veut que l'encens dans leurs beaux temples fume ?
Hommes, non, ayons plus de cœur !
Zeus brûle bois et murs de son carreau vainqueur ;

Nulle traîtresse il ne consume.
Quand mille l'outrageaient, seule meurt Sémélé.
Qui la perdit? Sa complaisance.
Du père de Bacchus qu'elle eût fui la présence,
Sa cuisse, à lui, n'eût pas enflé.

Mais pourquoi dénigrer tout l'Olympe en l'affaire?
On a là-haut un cœur, des yeux.
Si j'étais Dieu moi-même, au sexe gracieux
Je permettrais de me refaire.
Et ma bouche appuierait tout féminin serment :
Je serais dit un dieu bonhomme!.
Toi, belle, du champ libre abuse moins, en somme,
Ou respecte mon œil d'amant.



ÉLÉGIE IV

Contre un jaloux qui enfermait sa femme.

Un gardien à ta femme ? Homme dur, quelle erreur !
La vertu, c'est l'unique garde.
Chaste, on ne l'est jamais quand on l'est par terreur ;
Pudeur forcée à fuir ne tarde.
Le corps restera pur, mais le cœur est souillé ;
Il n'admet point de folle entrave.
Le cœur ne saurait être enchaîné, verrouillé :
Vos murs, l'adultère les brave.

Qui peut pécher souvent, pèche moins : le pouvoir
De mal faire en ôte l'envie.
Ne pousse plus au vice en voulant le prévoir;
L'indulgence à sa marche obvie.

Hier je vis un coursier, rebelle au mors, partir
Comme la foudre, dans l'arène.
Docile il s'arrêta, dès qu'il vint à sentir
Sur ses longs crins flotter la rêne.
Un fruit prohibé tente, on poursuit qui dit non :
Tel le fiévreux vers l'eau s'élance.
Argus avait cent yeux; seul, pourtant Cupidon
Trompa longtemps leur surveillance.
Danaé, dans sa tour et de roc et d'airain,
Vierge d'abord fut mère ensuite;
Mais, quoique non captive, à des amants sans frein
Pénelope échappe inséduite.

Tout bien caché stimule, appelle de bons coups;
Aux ébats permis peu se livrent.
Ta femme ne nous plaît que par tes feux d'époux;
L'on rêve aux appas qui t'enivrent.
Qu'une recluse soit infidèle, — tant mieux!
Le péril me double ses charmes.
Fulmine, à ton gré : j'aime un plaisir épineux,
J'aime un sein palpitant d'alarmes.
Cependant la Romaine existe libre en droit.
Aux étrangères l'esclavage!

Veux-tu que son gardien s'écrie : « On me le doit » ?
Soit ! sa sagesse est son ouvrage...

. . .

Par trop sots les maris d'un adultère émus !
C'est peu connaître la folie
D'une ville où sont nés Romulus et Rémus
Du crime de Mars et d'Ilie.
Si tu la voulais chaste, eh ! pourquoi belle encor ?
Vertu, beauté jurent ensemble.
Tolère, par calcul, montre un air plus accort ;
Abdique un droit dont elle tremble.
Et cultive le tas de ses fervents amis ;
La vogue ainsi s'obtient sans peine :
Aux folâtres banquets ton couvert sera mis,
D'or ta demeure sera pleine.



ÉLÉGIE V

Le songe.

Une nuit, de Morphée ayant subi les chaînes,
Je fis ce songe douloureux :
Au flanc sud d'un coteau pendait un bois de chênes,
Sombre asile d'oiseaux nombreux.
Un val était au bas, tapissé de verdure
Et d'une eau plaintive arrosé.
J'allais, cherchant le frais, dans la forêt obscure ;
Mais l'air m'y suivait embrasé.

Voici que m'apparut, broutant l'herbe fleurie,
Une génisse à blanche peau :
La neige a moins d'éclat, quand, fraîchement durcie,
Elle étale un vierge manteau ;
Et moins pure est du lait l'écume frémissante
Sous la main qui trait la brebis.
Un taureau, calme époux, près la bête paissante
Se coucha sur le vert tapis.
Or, tandis qu'il rumine et des premières herbes
De nouveau s'enfle, ainsi trônant,
Le sommeil le saisit, et ses cornes superbes
Vers la terre vont s'inclinant.
Soudain, en croassant, une corneille glisse
Des cieux, s'abat sur le gazon,
Mord trois fois au poitrail l'éclatante génisse,
En fait voler maint blanc flocon.
Celle-ci, vacillant, quitte enfin place et maître ;
Mais noir demeure son poitrail.
A peine a-t-elle au loin vu d'autres taureaux paître
(Au loin paissait du gros bétail),
Qu'elle bondit vers eux, à leur troupe se mêle
Et prend sa part d'un sol choisi.

« De nos songes, ô toi, l'interprète fidèle,
S'ils sont vrais, que veut celui-ci ? »
Dis-je, le jour venu. Le fidèle interprète
Me répondit, pesant bien tout :
« Ces feux, devant lesquels tu battais en retraite,

Ce sont les feux dont ton cœur bout.
Cette blanche génisse est ta blanche maîtresse,
Toi, son époux au large front;
Et l'agile corneille, à la pointe traîtresse,
C'est la vieille qui la corrompt.
La génisse au départ peint ta belle volage
Fuyant tes bras, ton doux réduit;
Vois dans ces coups de bec, ces points noirs, sombre image,
Que l'adultère la détruit. »

L'interprète se tut : d'un mort j'eus le visage;
Devant mes yeux régna la nuit.



ÉLÉGIE VI

A un fleuve qui, grossi tout à coup, l'empêchait de se rendre auprès de sa belle.

Fleuve, aux bords obstrués de limoneux roseaux,
Arrête, je cours chez ma dame!
Tu n'as ni pont, ni barque où l'on puisse, sans rame,
Par un câble franchir tes eaux.
Hier ton urne était pauvre, et je passai d'emblée,
Mouillant à peine mes talons.
Riche à présent des flots des voisins mamelons,
Roule en grondant ton eau troublée.

Que sert m'être hâté, n'avoir pris nul repos?
Pourquoi nuit et jour ce voyage,
S'il faut qu'ici j'attende, et si l'autre rivage
Trop tard m'admet, piètre héros?
Que n'ai-je, en ce moment, les ailes de Persée,
Lorsqu'il ravit un masque affreux,
Ou que n'ai-je ce char aux grains miraculeux
Dont fut la terre ensemencée!
Des poètes anciens ce sont là jeux d'esprit :
Nul n'a vu, ne verra ces choses.
Toi, fleuve, — et qu'à ce prix toujours tu nous arroses! —
Débordé, rentre dans ton lit.
Tu ne pourras porter les publics anathèmes,
Si tu retiens des pieds d'amant.
Tout fleuve aux amoureux doit aider galamment :
L'Amour brûla les fleuves mêmes.

De la nymphe Mélie Inachus, sauf erreur,
Sous la glace adora les charmes.
O Xanthe, Troie encor des Grecs bravait les armes,
Quand Néère fixa ton cœur.
Et qui donc fit courir, si ce n'est Aréthuse,
L'agile Alphée en maint canton?
Pénée à l'œil de Xanthe en Phtiotide, dit-on,
Cacha la promise Créuse.
Te nommerai-je Asope entraîné par Thébé,
De cinq filles future mère?
Achéloüs, où sont tes deux cornes? A terre!

Leur dard sous Hercule est tombé.
Déjanire obtint là ce que n'eût fait Alcide
Pour nul pays Étolien.
Le Nil, aux sept canaux, qui dérobe si bien
Sa source en la zone torride,
Dans ses gouffres ne put éteindre d'Évadné
Le souvenir toujours vivace.
Énipe, en un lit sec pour que Tyro l'embrasse,
Refoula son cours étonné.

Je ne t'oublierai point, toi qui, de roche en roche,
Cours baigner l'Argienne Tibur,
Toi qu'émut Ilia, quoique en haillons, l'œil dur,
La joue en sang, elle t'approche.
Pleurant les torts d'un oncle et de Mars l'attentat,
Pieds nus, Ilie errait farouche.
Le Fleuve l'aperçoit de son humide couche,
Se dresse, et, rauque potentat :
« Quel désespoir, dit-il, te pousse vers nos berges,
O fille de Laomédon?
Pourquoi seule marcher? d'où naît cet abandon?
Qu'as-tu fait du bandeau des vierges?
Pourquoi d'amers ruisseaux inonder tes grands yeux,
Meurtrir ton flanc d'un bras sauvage?
Il est de roc, de fer, celui qu'un beau visage
Éploré — laisse dédaigneux.
Ilia, calme-toi : mes palais te désirent,
Mes flots t'aimeront; calme-toi.

A cent nymphes et plus tu dicteras ta loi,
        Car cent et plus ici respirent.
Ne me méprise pas, doux rejeton Troyen.
        Mes dons passeront mes promesses. »
Ilie, alors baissant sa tête aux longues tresses,
        De tièdes pleurs couvrit son sein.
Trois fois elle veut fuir, trois fois le bord l'enchaîne;
        La peur paralyse ses pas.
Enfin, de l'ongle encore attaquant ses appas,
        En ces mots s'exhale sa peine :
« Plût aux dieux qu'on m'eût mise au tombeau paternel
        Au temps de ma fleur virginale!
D'hymen que parle-t-on? Criminelle vestale,
        D'Ilion je souille l'autel.
Qu'attends-je? d'adultère en tous lieux on me traite.
        Périsse avec moi mon affront! »
Elle dit, et, sa robe ayant voilé son front,
        Dans l'eau rapide elle se jette.
Le lubrique Anio la reçut dans ses bras;
        On croit qu'elle devint sa femme.
Toi-même assurément quelque belle t'enflamme,
        Mais Sylvain cache vos ébats...

Je parle, et dans ton lit l'onde à l'onde s'ajoute;
        Pour sa masse il est trop mesquin.
Que t'ai-je fait? Eh quoi! mettre à ma joie un frein,
        Brutalement barrer ma route!
Encor si légitime et noble tu coulais,

Si ton nom valait en ce monde :
Je ne t'en sais aucun... empruntée est ton onde;
Tu n'as ni sources ni palais.

Ta source, c'est la pluie ou la neige fondue,
Présents de la froide saison.
L'hiver, tu n'es qu'un cours surchargé de limon,
L'été, qu'une aride étendue.
Quel voyageur alors, à ta coupe buvant,
Put dire : « A jamais qu'on t'honore! »
Tu vas, rude aux troupeaux, aux champs plus rude encore:
Les plaint-on, je me plains avant.

Fou! je lui racontais les tendresses des Fleuves;
J'ai honte à ces grands noms cités[1].
Comment, à voir sa mine, Inachus, Nil vantés,
Vous ai-je évoqués comme preuves?
Récolte, vil torrent, pour prix de mes épreuves,
Des hivers secs, de secs étés!



ÉLÉGIE VII

Impuissance.

Cette enfant n'avait donc ni beauté ni culture!
Assez donc je n'en rêvai pas!
Malheur! en vain son lit m'a livré ses appas,
J'y fus une masse, une injure [1].
Non, je n'ai pu, malgré nos désirs mutuels,
Du plaisir réveiller l'organe.
A mon col elle eut beau, plus blanche que Diane,
Jeter ses deux bras sensuels;

Elle eut beau m'agacer de sa langue vermeille,
Cuisse à cuisse étreindre mes chairs,
M'appeler son seigneur, et des mots les plus chers
Servant tous à flatter mon oreille :
Comme si la ciguë eût gelé mes ressorts,
Je refusai la chose due :
Je restai comme un tronc, un spectre, une statue...
Étais-je une ombre ? étais-je un corps ?

Ah ! s'il me fait vieillir, que sera ma vieillesse,
Quand mon printemps se fane ainsi ?
Je rougis de mes ans : homme et jeune, en ceci
J'ai démenti sexe et jeunesse.
Ma belle s'est levée en vierge de Vesta,
En chaste sœur quittant un frère.
Pourtant deux fois Chloé, trois, Libas et Néère
M'ont vu naguère entrer recta.
Et dans une nuit courte, excité par Corinne,
J'entrai neuf fois, je m'en souviens.
Dois-je mon crime au fait de sucs thessaliens,
A quelque sort, quelque racine ?
Ou, sur la cire rouge ayant mon nom inscrit,
M'a-t-on d'un dard piqué le foie ?
Sous l'action d'un charme aucun pré ne verdoie,
Toute fontaine se tarit.
Grâce aux sorciers, les fruits tombent tout seuls de l'arbre,
Le cep meurt, les glands se font clairs :
L'art magique peut donc paralyser les nerfs ;

Il m'a changé peut-être en marbre

Ajoutez-y la honte ; oui, la honte en était, —
Seconde cause d'impuissance.
Quel beau corps cependant s'offrait là sans défense !
Car ma main à nu l'inspectait.
Au doux contact, Nestor eût oublié son âge ;
La vigueur eût repris Tithon.
Moi, je tins une femme, elle, un pauvre avorton.
Par quels vœux ravoir l'avantage ?
Sans doute que les Dieux, choqués de mon début,
De leur don rare ont repentance.
Je brûlais d'être admis, on admit ma présence ;
J'aimai voir, toucher : ainsi fut.
A quoi bon tant de biens, un sceptre sans empire,
Mille trésors improductifs ?
Ainsi Tantale a faim sous des pommiers rétifs,
Et, dans l'onde, après l'eau soupire.
De son épouse ainsi se sépare, au matin,
L'époux marchant vers le saint prêtre.
Mais ses plus chauds baisers m'auront manqué peut-être ?
L'on n'aura su me mettre en train ?
Erreur ! sa bouche avide et son brûlant manège
Eussent fondu rocs, diamants.
Elle eût certe animé tous les hommes vivants :
Mais alors à peine vivais-je.
Que feraient à des sourds les chants de Phémius,
A Thamyras des toiles peintes ?

Oh! combien en secret j'imaginai d'étreintes!
        Quelles voluptés je conçus!
Las! ma bête resta quasi morte, et plus sèche
        Que la rose détachée hier.
La voilà maintenant qui, raide, le nez fier,
        Voudrait remonter sur la brèche.
Engourdis-toi plutôt, appendice honteux!
        C'est ainsi que j'ai pu te croire :
Tu trahis ma maîtresse et ma valeur notoire;
        Je te dois un revers affreux.

La belle néanmoins de son poignet d'albâtre
        Daigna dûment l'aiguillonner;
Mais, malgré tout son art, le voyant s'obstiner
        A choir, oublieux de combattre :
« Te moques-tu de moi? dit-elle... Homme de peu,
        Qui t'ordonnait d'être en ma couche?
Ou d'Éa te traverse une aiguille farouche,
        Ou tu sors las d'un autre lieu. »

Et du lit, à l'instant, sans robe elle s'élance,
        Et vers ses femmes court pieds nus :
Là, pour qu'on ne crût pas ses charmes méconnus,
        Un bain local masqua l'offense.



ÉLÉGIE VIII

A sa maîtresse, qui lui avait préféré un amant plus riche qu'il n'était.

Et qui peut aux beaux-arts s'intéresser encor,
Aux tendres vers croire un mérite?
Le génie autrefois valait plus que de l'or;
Maintenant le pauvre est un Scythe.
Lorsque à ma belle amie ont plu mes doux recueils,
Pour moi leur chance reste vaine.
On me loue, et, loué, sa porte est sans accueils :
J'erre confus, malgré ma veine.

Voici qu'on me préfère un enrichi des camps,
Chevalier repu de carnage.
Peux-tu bien l'entourer, folle, de tes bras blancs,
Tomber dans les siens, ô volage?
Écoute : hier un casque ornait son front brutal,
Un fer, sa taille qui t'enchante,
Le bouclier, sa gauche où l'anneau d'or sied mal;
Et sa main droite était sanglante.
Cette homicide main ne t'épouvante pas?
Que devient ta délicatesse?
Compte ces bleus sillons, traces d'anciens combats;
Son sang lui conquit sa richesse.
Peut-être il te dira ses meurtres tout au long :
Et tu l'étreins, ô femme avare?
Moi, sacerdote pur des Muses, d'Apollon,
Dehors j'use en vain ma cithare.
Apprenez, gens d'esprit, non pas nos arts trompeurs,
Mais l'art féroce de la guerre.
Ralliez-vous à Mars, au lieu d'être aux neuf Sœurs;
Sois primipile, bon Homère!
Jupiter, voyant l'or régner en souverain,
Par l'or corrompit une vierge.
Tant qu'il ne brilla point, tout demeura d'airain,
Portes et tour, fille et concierge.
Mais l'amoureux revint sous forme de cadeau :
La belle alors défit sa robe...

Quand Saturne des cieux supportait le fardeau,

Nul métal ne souillait ce globe.
Or, argent, cuivre et fer dormaient aux profondeurs;
De trésors se passaient nos pères.
Pourtant l'on avait mieux: moissons sans laboureurs,
Fruits spontanés, troncs mellifères.
Le coutre, en ce temps-là, ne fendait pas le sol;
Point d'arpenteur ni d'enclos morne.
Sous la rame les nefs ne prenaient point leur vol :
L'homme acceptait la mer pour borne.
Mortel, ah! contre toi tu fus industrieux;
Tu te forgeas des maux sans nombre.
A quoi bon tes cités aux murs impérieux?
Que sert dans tes mains ce fer sombre?
La terre t'eût suffi : pourquoi risquer la mer?
Veux-tu là-haut des champs plus amples?
Oui, tu prétends au ciel! Quirinus et Liber,
Alcide et César ont leurs temples.

Nous arrachons du sol de l'or, au lieu de fruits;
Sanguinaire, un soldat possède.
Les grands sont honorés, les pauvres éconduits;
D'où juge fier, chevalier raide.
Eh! qu'ils gouvernent tout, Forum et Champ de Mars,
Que guerre ou paix par eux s'impose,
Pourvu que nos amours soient libres des richards
Et que le pauvre ait quelque chose!

Mais la femme aujourd'hui, fût-elle d'un vieux sang,

De celui qui donne est l'esclave.
Moi, son gardien me chasse… on craint l'époux absent ;
Si je débourse, plus d'entrave.
O ciel, si ta pitié venge un cœur impuissant,
Supprime cet or qui déprave !



ÉLÉGIE IX

Sur la mort de Tibulle[1].

Si Thétis pleure Achille, et l'Aurore Memnon,
Si le sort frappe des Déesses,
Morne Élégie, aux vents déroule d'humbles tresses :
Ah! ce jour confirme ton nom!

Tibulle, cet honneur de ta douce complainte,
Corps inerte, arde au bûcher.
Son carquois renversé, voici le tendre archer,

Flèche rompue et torche éteinte.
Vois comme, l'aile basse, il marche au triste enclos;
Vois sur son cœur ses bras se tordre.
Des larmes vont mouillant ses cheveux en désordre,
Sa bouche éclate en longs sanglots.
Tel il sortit, dit-on, de ton toit, bel Iule,
Au deuil de son frère Énéas.
Vénus, qui d'Adonis pleura tant le trépas,
Ne regrette pas moins Tibulle.

Nous poètes, pourtant, nous sommes dits sacrés,
Amis des dieux, dieux parfois même.
Donc, sur les fronts divins plane aussi la Mort blême;
Tous par elle sont massacrés.
Qu'ont servi pour Orphée et son père et sa mère,
Et ses chants des tigres vainqueurs?
Linus, au fond des bois, Linus causa les pleurs,
Les noirs refrains du même père.
Ajoutez Méonide, antique et pur flambeau
Qui sert de guide à l'art moderne :
Il eut son dernier jour, fut plongé dans l'Averne.
Les vers seuls bravent le tombeau.
Leur pouvoir dure : on sait d'Ilion la querelle,
Le voile aux clandestins sursis.
Toujours ainsi vivront Délia, Némésis,
L'amante ancienne et la nouvelle.

A quoi bon les autels, le sistre égyptien,

Un lit sevré de ce qu'on aime?
Quand le juste succombe (excusez ce blasphème),
Je crois que les Dieux ne sont rien[2].
Vis pieux, tu mourras; cours aux temples, la Parque
T'en aura bientôt arraché.
Aux Muses fions-nous : Tibulle est là couché...
Qu'en reste-t-il? l'urne le marque.

C'est toi, chantre sacré, que la flamme a noirci?
Ton cœur, elle osa le dissoudre?
Que n'a-t-elle réduit nos parvis d'or en poudre,
Plutôt que d'attenter ainsi!
La déesse d'Éryx détourna son visage
Que mouillait un pleur continu.
Pourtant ceci vaut mieux que gésir inconnu
A Corcyre, en un coin sauvage[3].
Ici, du moins sa mère a clos ses yeux éteints,
Fait les derniers dons à sa cendre.
Ici, sa sœur a pu, comme elle, au deuil se rendre,
En s'échevelant des deux mains.
Tes deux belles ont joint leurs baisers sur ta bouche,
Sans quitter le bûcher jaloux.
Délia dit enfin : « Mon sort fut le plus doux :
Tu vivais, quand j'ornais ta couche. »
Lors Némésis : « Pourquoi me plaindre en tes transports?
Mourant, sa main pressait la mienne. »
Ah! Tibulle aura pris la route Élysienne[4],
S'il reste une âme après le corps.

Viens au-devant de lui, jeune et docte Catulle,
Lierre au front, avec ton Calvus.
Toi, de ton sang prodigue, accours aussi, Gallus,
Si tu ne fus un traître émule [5].
Voilà ta suite, à moins d'un tableau mensonger.
Doux chantre, accrois leurs mélodies.
Qu'ici dorment en paix tes cendres refroidies,
Et que l'humus leur soit léger !



ÉLÉGIE X

Les fêtes de Cérès.

Le temps est revenu des saintes Céréales :
 Seule en son lit, la beauté dort.
Pourquoi, blonde Déesse au front ceint d'épis d'or,
 Ton rite veut-il des vestales?
Les peuples vont chantant tes dons en tous climats;
 Nulle moins que toi ne peut nuire.
Jadis l'âpre colon n'avait de pain à cuire,
 Le nom d'aire n'existait pas.

Mais l'on mangeait les glands des fatidiques chênes;
L'herbe tendre trompait la faim.
Cérès enseigna l'art de cultiver son grain,
Puis de faucher les jaunes plaines.
Des taureaux, la première, elle asservit le front
Et sillonna la glèbe antique.
Peut-elle rire aux pleurs de l'armée érotique?
Quoi! nos tourments l'honoreront?
Rude, elle ne l'est pas, malgré ses mœurs champêtres;
Son cœur ressent la passion.
J'en appelle aux Crétois : tout n'est pas fiction
Chez ces parrains du roi des êtres.
Le Jupiter qui règne aux célestes remparts,
Enfant, s'allaita sur leur grève.
Leur témoignage est vrai, confirmé par l'élève :
Cérès avouera ses écarts.

Au penchant de l'Ida, la déesse de Crète
Vit Jasius, l'arc à la main.
Dans son âme troublée entre un amour soudain;
Mais la pudeur d'abord l'arrête.
Enfin, l'amour triomphe : adieu les verts guérets,
Adieu leur multiple espérance!
Quand la bêche eut creusé la terre avec constance,
Le soc retourné les engrais,
Les bras éparpillé la semence à la ronde,
Partout mentit, manqua le fonds.
La reine des épis errait aux bois profonds,

Sans sa riche couronne blonde.
Seule, la Crète obtint des produits abondants :
Cérès l'en dotait au passage.
L'Ida lui-même avait de beaux blés en partage :
Sangliers d'y mettre les dents.
Minos se souhaita mainte année aussi bonne,
Lui souhaitant durable ami !.

Le veuvage possible où ton cœur eût gémi,
Ta règle, ô Cérès, me l'ordonne.
M'attristerai-je, quand ta fille aux sombres lieux
Revit, à Junon presque égale ?
Un jour faste prescrit baisers, joyeux scandale :
C'est le tribut qui sied aux Dieux.



ÉLÉGIE XI

Le poète fait le serment de ne plus aimer.

C'en est trop : ses excès usent ma patience.
Turpide Amour, sors d'un cœur las.
Me voilà délivré, loin de son influence,
Honteux d'un joug hier plein d'appas.
J'ai vaincu ; de Paphos mon pied foule les armes.
Enfin s'éclaire mon esprit[1].
Courage ! quelque jour fructifieront mes larmes :
Un suc amer souvent guérit.

Donc j'ai pu tolérer, moi, citoyen de Rome,
De tes verrous l'hostile accueil !
Donc j'ai pu, quand tes bras pressaient tel ou tel homme,
Veiller, en esclave, à ton seuil !
Je le vis, cet amant, sortir, languide et blême,
Comme un vétéran épuisé.
Mais le comble du mal, c'est qu'il me vit moi-même :
Le Parthe ainsi soit méprisé !...

Quand n'escortai-je pas tes moindres promenades.
En gardien, en frère, en époux?
Sur ton front ma présence attirait mille œillades ;
Plus d'un amour naquit par nous.
A quoi bon rappeler tes mensonges indignes,
Ton oubli cruel des serments,
Ces mots tracés à table, et les funestes signes
Échangés avec tes amants ?
On la disait malade, et j'accours, dans mon zèle ;
Pour mon rival elle était bien.
J'endurai cet affront, maint autre que je cèle.
Cherche un dos souple égal au mien.
Moi, couronnant ma nef de guirlandes votives,
J'entends, du port, l'onde et le vent.
Laisse là tes douceurs, autrefois suasives ;
Je ne suis plus le fou d'avant.

Mais la haine et l'amour se disputent mon être ;
L'amour vaincra, sans contredit.

Haïssons, s'il se peut, ou sachons nous soumettre :
 Le bœuf traîne un joug qu'il maudit.
Je fuis ses trahisons, son doux air me ramène ;
 Je hais ses mœurs, j'aime son corps.
Ainsi je ne puis vivre avec ni sans ta chaîne,
 Et ne sais comme agir dès lors.
Je te souhaiterais moins belle ou moins mauvaise ;
 Vice et beauté s'accordent mal.
Ta perfidie excite, et ton visage apaise :
 Hélas ! à lui le gain final.

Pardonne-moi, Corinne, au nom de notre couche,
 De tous les dieux, bons à tromper,
Par ton céleste front, par ta divine bouche,
 Par ces yeux qui m'ont su frapper !
Mienne tu resteras, malgré tout : mais décide
 Si tu me veux libre ou contraint.
A la voile plutôt ! qu'un prompt zéphyr me guide :
 Déserterais-je ? Amour m'étreint.



ÉLÉGIE XII

Il se repent d'avoir trop célébré Corinne.

Corbeaux, quel fut ce jour où vos lugubres chants
Ne me prédirent que misère ?
Quel astre sur mon front verse des feux méchants ?
Quels dieux me déclarent la guerre ?
Celle que j'aimai seul, qui fut mienne au début,
A mes rivaux semble vouée.
Mais quoi ! ne dois-je pas son renom à mon luth ?
Oui, mes vers l'ont prostituée.

Deuil trop juste! pourquoi narrais-je ses appas?
Ma voix la vendit de la sorte.
Prôneur fatal, je mets les galants sur ses pas;
Mes propres mains ouvrent sa porte.
Si les vers ont du bon, en tout cas ils m'ont nui :
L'envie en mes jardins butine.
Quand César m'invitait, Troie et Thèbe avec lui,
Je n'ai célébré que Corinne.

Plût au ciel que la Muse eût bridé mon essor,
Qu'Apollon eût glacé ma veine!
Cependant le poète étant de mode encor,
J'aurais rougi d'une œuvre vaine.

Par nous Scylla, funeste au cheveu paternel[1],
Des chiens aux flancs, hurle en l'abîme.
Nous donnons l'aile aux pieds, au front l'aspic cruel;
La Chimère est notre victime.
Nous dotons Tityus d'un corps prodigieux,
De trois gueules le portier sombre;
Encelade a par nous mille bras factieux,
Et Circé des philtres sans nombre.
Dans les outres d'Ithaque Eurus est absorbé;
Au sein des eaux brûle Tantale :
Calisto devient ourse, et pierre Niobé;
De Progné la plainte s'exhale.
Jupiter se transforme en or pur, en oiseaux,
Ou sur les flots ravit Europe.

Citerai-je Protée et ces dents, grains nouveaux,
Ces bœufs que la flamme enveloppe?
Les pleurs d'ambre versés, Phaéton, par tes sœurs?
Les vaisseaux changés en déesses?
Phébus, voilé devant un festin plein d'horreurs?
Les murs, ô Lyre, que tu dresses?

Le poète franchit toute borne en son vol,
Il gouverne à son gré l'histoire.
L'éloge de Corinne eût dû passer pour fol :
A mes dépens j'ai fait y croire.



ÉLÉGIE XIII

Fête de Junon.

Ma compagne étant née à Phalère, nous vîmes,
Camille, ces murs pris par toi.
Des jeux allaient fêter, avec maintes victimes,
La chaste épouse du Dieu roi :
Spectacle curieux que je voulus connaître,
Malgré le lieu raide et glissant.
C'est un vieux bois sacré que nul jour ne pénètre ;
L'asile est divin, on le sent.

Un autel y reçoit l'encens et les suppliques,
Simple ouvrage d'antiques mains.
La Fête en part chaque an, au signal des musiques,
A travers les fleurs des chemins.
L'on mène, et d'applaudir, plusieurs blanches génisses,
Que l'herbe Falisque nourrit,
Des veaux, à peine ornés de leurs pointes novices,
L'humble porc, tribut plus petit,
Et le chef des troupeaux, à la corne en spirale.
Seule, la chèvre ici déplaît,
Depuis qu'en un taillis sa présence fatale
Arrêta Junon qui fuyait.
Aussi l'enfance encor peut chasser la traîtresse;
De qui la perce elle est le prix.
Filles, garçons, partout où viendra la déesse,
Couvrent le sol de fins tapis.
Les féminins cheveux d'or, de gemmes scintillent;
Robes traînantes, souliers peints.
Comme leurs aïeux grecs, de blanc toutes s'habillent;
Leur front porte les vases saints.
Le peuple admire en paix le cortège splendide :
Après ses vierges va Junon!
La pompe est argienne. Halès d'un toit perfide
S'échappa, mort Agamemnon.
De la terre et des flots ayant bravé les risques,
Il vint fonder ces hautes tours.
Héré[1] lui dut son culte au pays des Falisques :
Qu'à nous tous il serve toujours!



ÉLÉGIE XIV

A sa maîtresse.

Non, je n'exige pas que, belle, tu sois pure ;
Seulement tais-moi tes écarts.
A la pudicité ne t'astreint ma censure,
Mais, de grâce, un peu plus d'égards.
Femme qui peut nier n'est jamais criminelle;
De l'aveu naît le mauvais cas.
Eh ! comment mettre au jour ce que la nuit recèle,
Dire haut ce qu'on fait tout bas ?

Avant de se livrer aux assauts d'un Quirite,
Nos Phrynés tirent leurs verrous :
Toi, tu vas recherchant un funeste mérite,
En publiant tes rendez-vous.
Sois meilleure, ou du moins singe la fille honnête ;
Coupable, feins le dévouement.
Refais ce que tu fis, mais démens l'œuvre faite ;
Parle au dehors modestement.

Il est un lieu d'ivresse : emplis-le de délices,
Et bannis-en toute pudeur.
En sors-tu, des plaisirs efface les indices ;
Laisse en ta couche ton ardeur.
Là, dépouille sans honte une robe gênante,
Là, que se pressent vos flancs nus.
Là, qu'une langue plonge en ta bouche enivrante;
Qu'Amour y centuple Vénus.
Que soupirs et doux cris, là, résonnent sans cesse :
Qu'au branle ardent craque le lit[1].
Reprends, avec ton voile, un air plein de sagesse,
Désavouant l'impur délit.

Trompe la foule et moi : qu'ignorant tout, je vive
Dans ma sotte erreur introublé.
Pourquoi vois-je échanger mainte et mainte missive ?
Pourquoi ce lit partout foulé ?
Et ces cheveux défaits bien plus que par le somme,
Ce cou qu'une dent vint meurtrir ?

Il me reste à te voir pâmée aux bras d'un homme...
Pour mon nom daigne au moins rougir.
Mon âme, à chaque aveu, m'abandonne, et j'expire;
Un sang glacé circule en moi.
J'aime alors; lors en vain je hais ton sûr empire;
La mort voudrais, mais avec toi.
Je ne scruterai rien, ni volerai t'offendre [2]
Pour un secret : absoudre est mieux.
Sur le fait cependant si je viens à te prendre,
Si ta honte éclate à mes yeux,
Ce qu'ils auront trop vu, soutiens-le ne pas être :
Ils témoigneront sans effet.
Tu vaincras aisément qui prétend se soumettre;
Dis seulement : « Je n'ai rien fait. »
Quand tu peux en deux mots triompher d'un doux maître,
Folle, ainsi cache ton forfait.



ÉLÉGIE XV

A VÉNUS

Il renonce au genre élégiaque.

Cherche un autre poète, ô reine d'Amathonte;
Je borne ici mes chants légers.
Enfant du sol Péligne, en tes riants vergers
J'ai butiné sans trop de honte.
Consignons-le : je dois mon équestre manteau
A mes aïeux, non à Bellone.
Virgile orne Mantoue, et Catulle Vérone :
Moi, je resterai le flambeau

Des Pélignes qu'arma leur civisme notoire,
Lorsque Silo mit Rome en deuil [1].
Un jour, quelque étranger, embrassant d'un coup d'œil
Sulmone et son court territoire,
Dira : « Ville où put naître un cygne au tel essor,
Quoique infime, vous êtes grande [2]. »
Belle Vénus, et toi, des Amours folle bande,
Portez ailleurs vos drapeaux d'or.
Lyéus [3] m'a frappé de son thyrse implacable ;
Pégase entraîne mon essieu :
Innocente Élégie, ô tendre Muse, adieu !
Après moi cette œuvre est durable.

NOTES

ÉLÉGIE-PRÉFACE

1. — *Des Amours doux poète...*

« Qui de nous, quand nous avions vingt ans (c'est vrai, pourtant, que nous avons été si jeunes !) ne les a pas sues par cœur, ces chères et charmantes *Amours* du poète Ovide ? ...

« Poète enchanté ! bel esprit qu'on aime ! enjouement; grâce accorte; ingénieuse et vivante parole... Une poésie alerte et légère, une élégance infinie, incomparable !...

« Entre Horace et Virgile, les deux poètes les plus châtiés et les plus difficiles pour eux-mêmes, Ovide avait trouvé sans peine, et sans un seul moment de doute et d'hésitation, les sentiers dans lesquels il devait marcher...

« D'ailleurs, ce poète Ovide, il est partout ; avec un peu de zèle et de piété filiale, nous retrouverons, dans toutes les pages, libres ou clémentes, sa louange et son souvenir. Comme Alfred de Musset, que nous avons perdu cette année..., il était le poète heureux de la jeunesse heureuse et de l'amour content..

« Pauvre Ovide ! en quels nuages seront changés ces beaux jours !... »

(Jules Janin à Félix Lemaistre, *passim*, dans la belle Étude qui précède la traduction des *Amours*, de la Collection Panckoucke.)

2. — . . . . . . *quand un même trépas*
Des deux consuls fut le partage.

C'est-à-dire en 43 avant J.-C., sous le consulat d'Hirtius et de Pansa, qui périrent, cette même année, devant Modène, en combattant contre Marc-Antoine.

3. — *Or, mon père souvent : « Pourquoi de vains essais ? »*

Cf. Ronsard, *à Pierre l'Escot :*

Je fus souventes-fois retansé de mon père,
Voyant que j'aimois trop les deux filles d'Homère.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . . . et plus il me tansoit,
Plus à faire des vers la fureur me poussoit.

4. — *Souvent le vieux Macer.....*

Émilius Macer, né à Vérone, vingt-sept ans avant notre poète. Ses ouvrages se sont perdus. Il ne reste de lui qu'un poème *sur la Vertu des plantes (De herbarum virtutibus)*, publié à Bruxelles en 1477. C'est à ce même Macer qu'est adressée l'élégie XVIII du deuxième livre des *Amours*. Ovide et le chantre véronais voyagèrent longtemps ensemble :

Te duce, magnificas Asiæ perspeximus urbes.....

(Voy. *les Pontiques*, livre II, épître X, vers 21 et suiv.)

5. — . . . . . . *et le destin jaloux*
Me prit trop tôt mon cher Tibulle.

On lira plus loin, III, IX, la touchante élégie dans laquelle Ovide déplore sa mort prématurée.

6. — . . . . . . *il te suivait, Gallus.*

Nous retrouverons Gallus dans l'élégie qui clôt le Ier livre et, plus particulièrement, dans celle déjà citée sur la mort de Tibulle.

7. — *Sous le nom de Corinne, une insigne beauté*
Éveillait mon cœur et ma veine.

« ..... Qu'était surtout cette Corinne qui fut son premier amour ? Tout ce que nous savons d'elle, c'est que ce nom ne lui appartenait pas et que le poète l'avait imaginé pour dissimuler le sien. S'il craignait de la compromettre, c'est qu'apparemment elle avait une réputation à ménager. Ce n'était donc pas une de ces femmes qui courent les aventures et cherchent le bruit. Celles-là auraient souhaité d'être nommées, car les vers d'un grand poète les auraient mises à la mode. Était-ce tout à fait une femme du monde ? On pourrait le croire à la façon dont Ovide désigne celui auquel il l'a enlevée : il l'appelle son mari, *vir suus*. « Une femme si bien gardée, que protégeaient un mari, un serviteur vigilant, une porte solide ; que d'ennemis à vaincre ! » Qu'on suppose, si l'on veut, que ce nom de mari en cache un autre moins honorable, il faut bien avouer que la conquête de Corinne avait été difficile et qu'elle ne devait pas être de celles qui sont accessibles à tous. Il est vrai qu'en lisant certains détails qu'Ovide donne sur elle, on la trouve fort complaisante et de mœurs bien faciles ; mais après tout elle ne l'est pas plus que la Délie de Tibulle et la Cynthie de Properce, et nous savons que c'étaient deux femmes du monde et que la dernière portait un nom très honorable.

Cependant j'aime mieux croire, malgré toutes ces raisons, qu'il faut ranger Corinne dans ce qu'Horace appelle la seconde classe, ou, comme on dit chez nous, dans le demi-monde. Ovide s'est défendu avec une grande vivacité d'avoir jamais aimé de femme mariée. « Il n'y a personne, dit-il, même dans le peuple, qui par ma faute puisse douter de la légitimité de ses enfants. » C'était là le plus grand des crimes pour des Romains ; l'opinion le condamnait aussi bien que la loi. En revanche, on était fort indulgent pour l'amour des courtisanes. Plaute, qui se donne quelquefois des airs de moraliste, disait : « Pourvu qu'on se garde de traverser le terrain d'autrui, rien n'empêche de cheminer sur la grande route. » Voilà pourquoi Ovide, qui a tant occupé le public de sa vie dissipée et qui reconnaît que tout le monde en parlait à Rome, ajoute intrépidement qu'il n'a jamais couru de méchants bruits sur lui. C'est que l'amour de Corinne et de ses pareilles n'était pas de ceux qui donnent un mauvais renom. »

(Gaston Boissier, *l'Opposition sous les Césars*, au chapitre III, intitulé *l'Exil d'Ovide*.)

8. — *Et, depuis mon berceau, dans Olympie en fête,*
Les jeux dix fois avaient eu cours.

On pourrait déduire de cette expression que notre poète comptait alors quarante ans. Il n'en est rien. L'olympiade d'Ovide a ici la valeur d'un lustre, témoin ce vers de l'élégie VIII du même livre des *Tristes :*

Jamque « decem lustris » omni sine labe peractis.

[Cf. Quicherat, *Dictionnaire latin-français*, au mot *Olympias*, et la note 96 de Christophe Harles dans son édition des *Tristes*]. (Erlangen, 1782.)

9. — *Quand César offensé me relégua vers Tome,*
Sur la gauche du Pont-Euxin.

Quelle fut la cause de cette soudaine disgrâce? On en sera toujours réduit aux conjectures. Une hypothèse ingénieuse est celle que M. Gaston Boissier développe dans l'ouvrage précité : Ovide aurait été mêlé aux scandaleuses amours de la seconde Julie et du patricien Silanus; de là ce coup de foudre de César-Auguste, se vengeant à la fois comme père et comme souverain. Mais il faut lire d'un bout à l'autre ce long et intéressant chapitre de *l'Exil d'Ovide ;* une analyse, au courant de la plume, ne renseignerait pas suffisamment nos lecteurs.

Quant à Tomes, ou Tomi, dont l'emplacement véritable était aussi resté un mystère, c'est bien définitivement Kustendjé, sur les bords de la mer Noire et à peu de distance du Danube. (Voir *la Bulgarie orientale*, par le docteur Allard.)

10. — *Qu'il n'est au ciel d'astres visibles...*

Et invisibles, ajoute le texte encore plus énergique.

11. — *Va, si j'augure bien, en toi je puis descendre,*
Terre, aussitôt je renaîtrai.

L'infortuné poète ne devait pas revoir sa patrie. Il mourut à Tomes, l'an 17 de J.-C., sous le règne de Tibère.

LES AMOURS

Épigramme de P. Ovide Nason sur ses Amours.

1. — Cette œuvre érotique de l'élégant chevalier romain a été traduite en vers libres par Pirault des Chaumes, *Supplément à la traduction Saint-Ange*. Paris, 1824. — Bien avant lui, le chanoine Barin, grand-chantre de la

cathédrale de Nantes en 1676, l'avait rendue en alexandrins interminables :

> Tant « d'amour » entre-t-il dans l'âme des dévots?

(Voir plus loin, à la Notice, l'indication des autres traducteurs.)

LIVRE PREMIER

ÉLÉGIE I

1 — *Mes vers marchaient égaux : d'un air de moquerie,*
L'Amour, dit-on, leur prit un pied.

Cette suppression d'un pied dans le vers *héroïque* a donné naissance au *pentamètre*, et l'alternance des deux mesures forme ce qu'on appelle le distique latin.

Comme on l'a vu, dès le principe, nous avons traduit ce rythme par l'alexandrin et le vers octosyllabique. Il eût été plus conforme à l'analogie de rendre le pentamètre par notre décasyllabe ; pour notre compte, nous y aurions gagne deux syllabes de plus par distique. Mais nous avons préféré nous réduire encore : une succession d'alexandrins et de vers de dix syllabes serait devenue fatigante à la longue. Le rythme employé par nous a autant de force, et plus de grâce, — si tant est que nous ayons su le manier.

ÉLÉGIE II

1. — *Si l'amour m'éprouvait, je le saurais, peut-être ..*
M'afflige-t-il à mon insu ?

« S'amor non è, che dunque è quel ch'io sento ? »
(Petrarque, « Dubbii amorosi. »)

2. — *Vois César, ton parent...*
« L'empereur Auguste faisait remonter son origine jusqu'à Énée, fils de Vénus et d'Anchise. » (Note de la Collection Nisard.)

ÉLÉGIE III

1. — Et l'amante et l'amant, sur l'aile du génie,
Montent d'un vol égal à l'immortalité.
(Lamartine.)

ÉLÉGIE IV

1. — Ces préceptes galants tourneront bientôt contre leur auteur. Voyez plutôt, livre II, élégie V, et livre III, élégie XI.

ÉLÉGIE V

1. — Μηρῶν ἱμείρων καὶ γλυκεροῦ στόματος.
Sa douce cuisse et sa bouche enivrante.
(SOLON, cité par Apulée, dans son « Apologie. »)

ÉLÉGIE VI

1. — *Portier, humble gardien...*
Cf. Tibulle, *Élégies*, I, II, et Passerat : *Plaintes d'un amant à une porte.*

ÉLÉGIE VII

1. — Le brutal Diomède blessa Vénus d'un coup de lance, au siège de Troie.

ÉLÉGIE VIII

1. Cf Properce, *Acanthis l'entremetteuse*, et Mathurin Régnier : *La fameuse Macette, à la cour si connue, etc.*

— Cf. encore Lucien, *Dialogues d'hétaïres*, VI[e] et VII[e] Entretiens.

Gardons-nous d'oublier la *Celestina*, cette curieuse tragi-comédie espagnole du XVI[e] siècle, d'autant plus que d'après Fernando Rojas, son auteur, *en ella se contienen, ademas de su agradable y dulce estilo, muchas sentencias filosofales y avisos muy necesarios para mancebos, mostrándoles los engaños que estan encerrados en sirvientes y alcahuetas*. Cette réclame naïve forme le sous-titre de la pièce.

2. — Il est tiré du grec δίψα, soif.

3. — *Elegans homo*... (Aulu-Gelle). *Elegantissimus*. (Cicéron).

4. — Pirault des Chaumes a donné le même sens à ces deux vers :

> Le dieu des vers lui-même, et pompeux et brillant,
> N'a que ses chants divins à donner en présent.

Quant à R. Capefigue, dans ses *Bacchantes*, il interprète ainsi le passage : « Dis-moi, que te donne ton pauvre poète, si ce n'est quelques vers? Sois riche et ensuite tu en auras des milliers à lire ; le dieu des vers lui-même, couvert d'un riche manteau, fera retentir les cordes harmonieuses d'une lyre d'or. Celui donc qui te donnera la richesse sera plus grand que le grand Homère. »

5. — *Va, qui donne est toujours charmant.*

Le texte : *Crede mihi, res est ingeniosa dare*, c'est-à-dire : *Crois-moi, on a de l'esprit quand on donne*, comme l'a très bien compris le traducteur de la Collection Panckoucke. Pourquoi le Dictionnaire de Quicherat (voir au mot *Ingeniosus*) traduit-il par : *Il y a un art de donner?* C'est un

contre-sens. Le sujet de la phrase est *dare* et non pas *res*.

6. — *Pied gypsé... gypsati pedis*. Les esclaves mis en vente sur le Forum étaient marqués au pied avec de la craie.

ÉLÉGIE X.

1. — . . . . . . *dans la plaine brûlante.*

Texte suivi : *siccis in arvis*. Quelques leçons donnent *in Argis*.

2. — La *vestale*, c'est Tarpéia.

3. — Le *fils juste*, c'est Alcméon.

ÉLÉGIE XIII

1. — . . . . . . *A ce prix, qu'à Memnon*
Mille oiseaux s'immolent encore.

« Memnon était fils de l'Aurore et de Tithon ; il naquit en Éthiopie ; il vint au secours de Priam contre les Grecs, et fut tué par Achille.

« L'Aurore, pour charmer sa douleur, obtint la déification de son fils, dont Jupiter changea les cendres en oiseaux qui se battirent au-dessus de son bûcher, dans lequel ils retombèrent mourants des coups qu'ils s'étaient portés. On croyait que ces oiseaux, nommés *memnonides*, venaient tous les ans, de l'Éthiopie aux plaines d'Ilion, pour s'y livrer un combat semblable auprès du tombeau de Memnon. » (P. des Chaumes.)

ÉLÉGIE XIV

1. — *Tel est le fin tissu des Sères.*

Les Sères habitaient le Nord de la Chine. De leur nom

dérive le nom latin de la soie, *sericum*. — (Voyez ce qu'en dit Pline, *Histoire naturelle*, livre VI, chapitre XVII.

2. — Ovide n'aimait pas ces coups d'épingle ou d'aiguille méchamment distribués à de pauvres femmes de chambre par d'altières maîtresses. Toujours humain et sensible, il les prohibe formellement dans son *Art d'aimer*, livre III. vers 237 et suivants :

« Mais gardez-vous alors de toute humeur chagrine, et ne retouchez pas trop souvent à vos boucles. Que la coiffeuse n'ait rien à craindre de vous : je hais ces mégères qui lui déchirent la figure avec leurs ongles ou qui lui enfoncent des aiguilles dans les bras. Elle dévoue aux dieux infernaux la tête de sa maîtresse qu'elle tient entre ses mains, et trempe à la fois de sang et de larmes cette odieuse chevelure. » (Trad. de M. Héguin de Guerle.)

3. — *Évan*, un des noms de Bacchus :

L'air respondoit sous le bruit enroué
D'Évan, d'Iach, de Bassar, d'Évoé.
(Ronsard, « la Franciade ».)

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée...
(A. Chénier, « Bacchus ».)

4. — *Dionée*, Vénus marine.

ÉLÉGIE XV

1. — . . . . . *des eaux de Castalie*
Je veux que m'abreuve Apollon.

La célèbre fontaine d'Apollon Delphien subsiste toujours. M. Henri Belle, dans son *Voyage en Grèce* (voyez *le Tour du monde*, livr. du 10 mars 1877), en fait une description des plus intéressantes.

LIVRE SECOND

ÉLÉGIE I

1. — André Chénier, Élégie v, *A Le Brun*, a imité ainsi ces quatre vers :

> Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
> S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue:
> « Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
> Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien ».

ÉLÉGIE II

1. — Le portique d'Apollon Palatin, où étaient représentées les cinquante Danaïdes (*Danai agmen*).

ÉLÉGIE IV

1. — Comp. Math. Régnier, *Satire VII*.

ÉLÉGIE VI

1. — Catulle a pleuré la mort du moineau de Lesbie ; Stace, celle du perroquet d'Atédius Mélior ; Stella, celle de la colombe de Violentille. On a des vers touchants de Brizeux sur la mort d'un bouvreuil. Voici maintenant la

lettre piquante que le célèbre Franklin adressa à une jeune fille pour la consoler du trépas d'un écureuil chéri.

London, sept. 26, 1773.

Dear Miss,

I lament with you most sincerely the unfortunate end of poor « Mungo ». Few squirrels were more accomplished; for he had a good education, had travelled far and seen much of the world. As he had the honour of being, for his virtues, your favourite, he should not go like common squirrels without an epitaph. Let us give him one in the monumental style and measure, which being neither prose nor verse, is perhaps the most proper for grief, since to use common language would look as if we were not affected, and to make rhymes would seem trifling with sorrows.

Your affectionate friend,
B. Franklin.

ÉLÉGIE VIII

1. — *Phébas*, c'est-à-dire Cassandre, prêtresse d'Apollon

ÉLÉGIE IX

1. — Properce, surmené par Cynthie, adresse à Cupidon les mêmes reproches :

Ah ! pour moi seul, Amour, as-tu perdu tes ailes?
Mon sang tari coula sous tes flèches cruelles :
Dans un cœur desséché trouves-tu tant d'appas?
Par pudeur, sur un autre exerce enfin ton bras,
De tes flèches ailleurs cours épuiser le nombre:
En les lançant sur moi tu n'attaques qu'une ombre...
(Élégies, II, XII, trad. de P. Denne-Baron.)

ÉLÉGIE X

1. — *Charmantes l'une et l'autre, elles sont chambrières*
Les amours *ancillaires* ne répugnaient pas non plus à

Horace, témoin son ode à Xanthias de Phocide. — Elles furent aussi du goût de La Fontaine, si nous en croyons Ménage.

2. — Excepté la belle de l'élégie VII, du livre III. Mais n'anticipons pas.

3. — André Chénier :

> Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
> Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !

Et notre vieux Ronsard :

> Je veux mourir ès amoureux combats...

ÉLÉGIE XI

1. — Ce début du poète latin nous rappelle les beaux vers de M. Victor de Laprade, dans son ode des Argonautes :

> Les pins, ô Pélion, descendent sur ta pente,
> Un dieu les pousse vers les flots.
> Le vaisseau dont Argus a taillé la charpente
> Berce enfin tous ses matelots.
> Ils chantent, pleins d'ardeur, sur la poupe embellie
> De trépieds et de rameaux verts,
> Et coupent hardiment le câble qui les lie
> Aux rochers du vieil univers.
> Des femmes sur le bord la troupe est soucieuse.
> Vers l'horizon tendant les mains,
> Tout un peuple bénit la nef audacieuse
> Qui porte l'espoir des humains.

Ovide, lui, dans sa préoccupation amoureuse, ne *bénit*

pas; il maudit au contraire. Encore un peu et il fulminerait un autre *Illi robur et æs triplex.*

ÉLÉGIE XIII

1. — *Osire* pour *Osiris.* (Ronsard, *passim.*)

ÉLÉGIE XIV

I. — *Mourante, échevelée, on l'emmène au portique...*

« Les Romains avaient la coutume d'exposer les malades à la porte de la maison, pour que ceux des passants qui avaient eu la même maladie pussent indiquer le remède. Du reste, on plaçait le mort sur un lit à l'entrée du vestibule. » (Note de la collection Panckoucke.)

ÉLÉGIE XVI

1. — *A nager pour Héro Léandre fut constant.*

Dans une lettre datée de Constantinople (18 mai 1810), lord Byron raconte à sa mère qu'il vient de traverser l'Hellespont à la nage, « in imitation of *Monsieur* Leander », mais sans avoir un aussi bon motif pour l'entreprendre.

Leandre conduit par l'Amour,
En nageant disait à l'orage :
« Laissez-moi gagner le rivage;
Ne me noyez qu'à mon retour. »
(Voltaire.)

ÉLÉGIE XVII

1. — Malherbe a dit *Mopse* pour Mopsus; la Fontaine

Lède pour Léda ; La Boétie, *Ennie* pour Ennius; Th. Gautier, *Mome* pour Momus; Régnier, *Osse* pour Ossa ; d'autres enfin, *Tulle* pour Tullus.

La Fontaine a encore dit les bords du *Mince* pour les bords du Mincio.

ÉLÉGIE XVIII

1. — *Tandis qu'en vers tu peins Achille sous sa tente,*
Et les Ajax et les Nestor.

Nous nous réservions de dire ici (voir la note 4 de l'Élégie-préface) qu'Emilius Macer s'était fait le continuateur de *l'Iliade*. Ovide le spécifiera dans ses *Pontiques* II, X, v. 13 et 14.

> Tu canis æterno quidquid restabat Homero,
> Ne careant summa Troica bella manu.

2. — Allusion à sa superbe tragédie de *Médée*, malheureusement perdue.

3. — Ovide parle ici de ses *Héroïdes*.

A propos de ce premier ouvrage du chantre des *Amours*, M. Félix Lemaistre fait observer très judicieusement que « par le tour de la pensée, par le ton de la plaisanterie, par un certain *je ne sais quoi*, Ovide, même lorsqu'il traite des sujets grecs, a par avance quelque chose du génie français et qu'il est pour nous le plus moderne des anciens. »

4. — *Que, grâce à mon Sabine...*

Aulus Sabinus, chevalier romain comme lui, et son ami intime. — Il écrivit des Héroïdes en réponse à celles qu'Ovide avait publiées.

LIVRE TROISIÈME

ÉLÉGIE I

1. — *A table, les buveurs racontent tes folies,*
Et l'on en jase aux carrefours ;
On murmure, en montrant tes jambes affaiblies :
« Voilà ce chantre des Amours ! »

Comp. Alfred de Musset, *A Julie:*

On dit que ma gourme me rentre,
Que je n'ai plus rien dans le ventre,
Que je suis vide à faire peur...

ÉLÉGIE III

1. — . . . . . . *un dieu bonhomme.*

« Cependant il en aurait imposé à Hercule, qui est un assez *bonhomme de dieu.* » (Sénèque, *Apocolokintosis*, traduction de J.-J. Rousseau.)

ÉLÉGIE IV

1. — *Un gardien à ta femme ? Homme dur, quelle erreur !*

Rapprochez ce début de celui de la dernière élégie du second livre. Ovide plaide admirablement le pour et le contre : il eût fait un habile avocat.

ÉLÉGIE VI

1. — *J'ai honte à ces grands noms cités.*
André Chénier a dit dans *le Mendiant :*

J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne.

« *A ma fortune.* » C'est bien, remarque M. Becq de Fouquières, le datif grec exprimant la cause par laquelle l'attribut convient au sujet : Je suis honteux *à cause* de ma fortune. »

ÉLÉGIE VII

I. — *Malheur ! en vain son lit m'a livré ses appas,*
J'y fus une masse, une injure.

Cf. l'élégie V de Gallus ; les § 128 et suivants du *Satyricon* de Pétrone ; puis, la verte imitation de Régnier, sous ce même titre d'*Impuissance ;* enfin *l'Occasion perdue et recouvrée* du grand Corneille.

« M. Corneille, l'aîné, est auteur de la pièce intitulée : *l'Occasion perdue et recouvrée.* Cette pièce étant parvenue jusqu'à M. le Chancelier Séguier, il envoya chercher M. Corneille et lui dit que cette pièce ayant porté scandale dans le public et lui ayant acquis la réputation d'un homme débauché, il falloit qu'il lui fît connoître que cela n'étoit pas, en venant à confesse avec lui.

« M. Corneille ne pouvant refuser cette satisfaction au Chancelier, il fut à confesse avec lui au père Paulin, petit père de Nazareth, en faveur duquel M. Séguier s'est rendu fondateur du couvent de Nazareth. M. Corneille s'étant confessé au révérend père d'avoir foit des vers lubriques,

celui-ci lui ordonna, par forme de pénitence, de traduire en vers le premier livre de *l'Imitation de J.-C.*, ce qu'il fit.

« Ce premier livre fut trouvé si beau que M. Corneille m'a dit qu'il avoit été réimprimé jusqu'à trente-deux fois. La reine, après l'avoir lu, pria M. Corneille de lui traduire le second, et nous devons à une grosse maladie la traduction du III° livre, qu'il fit après s'en être heureusement tiré. »

(Extrait du *Carpenteriana*, ou Recueil des pensées historiques, critiques, morales et des bons mots de M. Charpentier, *de l'Académie française*, publié par Boscheron. Paris, 1724, in-8°, page 284.)

Impuissance et *Jouissance*, les deux pièces les plus scabreuses des *Amours*, venant aboutir, à travers les âges, à une mise en vers de *l'Imitation* sous la plume de l'auteur du *Cid!* voilà certes des résultats bien extraordinaires.

Et quelle émotion ne dut pas éprouver le simple grand homme en retrouvant le nom de ce païen d'Ovide et deux de ses vers (très moraux cette fois), juste au livre premier, de l'œuvre ineffable de Gerson !

Jules Janin avait bien raison de le dire : « Cet Ovide il est partout. »

2. — *Suivant l'us...*

Selon les us de l'île de Cythère.
(La Fontaine, « Contes ».)

ÉLÉGIE IX

1. — Cf. l'abbé de Chaulieu, *Stances sur la mort de La Fare*, et Collin d'Harleville, *Notice sur Demoustier*, aux derniers vers.

2. — Musset a un mouvement pareil de révolte contre la Divinité, quand il lamente le trépas du jeune prince dont il fut l'ami :

Que ce Dieu, qui m'entend, me garde d'un blasphème!
Mais je ne comprends rien à ce lâche destin
Qui va sur un pavé briser un diadème,
Parce qu'un postillon n'a pas sa bride en main.
(« Le Treize Juillet, Stances ».)

3. — *Corcyre*, l'île des Phéaciens, aujourd'hui Corfou.
4. — *Élysienne* :

Des champs « Élysiens », sur les ailes des Ris.
(Voltaire.)
Aux champs « Élysiens », j'ai goûté mille charmes.
(La Fontaine.)

5. — *Toi, de ton sang prodigue, accours aussi, Gallus,*
Si tu ne fus un traître émule.

Cornélius Gallus, aussi grand guerrier que grand poète, avait puissamment contribué à la victoire d'Actium. Octave pour le récompenser le nomma préfet d'Égypte. Mais les honneurs lui donnèrent bientôt le vertige ; on l'accusa d'avoir proféré des mots imprudents, d'avoir permis qu'on lui élevât des statues et qu'on gravât son nom sur les pyramides. L'empereur le rappela, le fit condamner à l'exil et Gallus se tua de désespoir.

Insinuer que Gallus n'était pas coupable et qu'il a été faussement accusé, c'est de la part d'Ovide un trait d'au-

dace que M. Gaston Boissier a signalé le premier à la critique.

ÉLÉGIE X

1. — *Minos se souhaita mainte année aussi bonne*
Lui souhaitant durable ami.

Outre la raison d'État, le bon Minos (*Minos bonus*, Stace, *Théb.*, *VIII*) avait des raisons de famille pour former de pareils souhaits. En effet, Jasius était son fils. De l'union passagère de la blonde Cérès avec le jeune prince crétois naquit Plutus, dieu des richesses.

ÉLÉGIE XI

1. — *Enfin s'éclaire mon esprit.*

Le latin :

> Venerunt capiti cornua sera meo.

Ce mot *cornua* a été pris dans le sens d'*outrage* (on devine lequel) par quelques traducteurs. Mais nous pensons, comme des Chaumes, qu'Ovide lui a attaché celui de *raison*, ou mieux, de *retour à la raison*. L'épithète *sera* le prouve suffisamment : en effet, s'il s'agissait de *cornes* dans l'acception populaire du mot, comment le poète traiterait-il ces..... excroissances de *tardives*, quand déjà, dans l'Élégie V du livre II il s'est plaint des infidélités de sa maîtresse ?...

Heinrich Lindemann ne s'y est pas trompé. Après avoir traduit à la lettre :

Spæt gewachsen mir sind endlich die Hoerner am Kopf,

il s'empresse d'ajouter en note : « Mit dem Hoernerwuchse tritt bei dem Thiere die volle Kraft und das Bewusstsein derselben ein. Daher Hoerner überhaupt Zeichen der Kraft und Gewalt, Macht und Würde. » (*Ovids Liebesergüsse, Leipzig*, 1859.)

Horace (*Odes*, III, XXI) donne aussi à *cornua* une signification analogue de force, d'énergie. Enfin Ovide lui-même (*Art d'aimer*, ch. I, v. 239), nous redira : *Tunc pauper cornua sumit*, ce que M. de Guerle a parfaitement rendu ainsi : *Alors le pauvre reprend courage.*

Mais que n'avons-nous rappelé tout d'abord l'interprétation significative de Mathurin Régnier, dans sa première Élégie zélotypique :

Pensant m'ôter l'esprit, l'esprit tu m'as rendu ?

ÉLÉGIE XII

1. — *Par nous Scylla, funeste au cheveu paternel.., etc.* N'est-ce pas comme un avant-goût des *Métamorphoses*, qui resteront son plus beau titre de gloire ?

ÉLÉGIE XIII

1. — Nom grec de Junon :

Fils heureux de Priam, tu contemples « Héré ».
(Leconte de Lisle, le « Jugement de Pâris »

ÉLÉGIE XIV

1. — Le craquement du lit de sangle
Est un des bruits du paradis.

n'a pas craint de dire un des patriarches de la lyre contemporaine.

Jetez donc maintenant la pierre aux anciens !

2. — *Offendre*, contraction du latin *offendere*. (Boiste, Bescherelle.)

ÉLÉGIE XV

1. — Les Pélignes prirent une part glorieuse à la *Guerre sociale*, sous le commandement en chef de Pompédius Silo, et leur ville de Corfinium fut la métropole de la confédération italique jusqu'à la conclusion de la paix, l'an 88 avant J.-C.

2. — Cette prédiction s'est réalisée à la lettre, et par la bouche auguste d'Alphonse *le Magnanime*, roi d'Aragon et de Sicile.

« Ce prince, étant avec son armée au voisinage de Sulmone, demanda si l'on étoit sûr qu'Ovide y fût né, et comme on lui eut répondu que cela étoit certain, il salua cette ville, et témoigna sa reconnoissance au Génie d'un païs qui avoit produit un si grand poète. Il ajouta qu'il renonceroit volontiers à une partie de ses États pour faire revivre cet homme-là, dont la mémoire lui étoit plus chère que la possession de l'Abruzze. *Urbem salutavit, gratiasque genio loci egit, in quo tantus olim poeta genitus esset de cujus laudibus cum non pauca disseruisset, tandem famæ ejus magnitudine commotus : Ego. inquit, huic*

regioni quæ non parva regni Neapolitani, nec contemnenda pars est, libenter cesserim, si temporibus meis datum esset hunc poetam ut haberent, quem mortuum pluris ipse faciam, quam omnis Aprutii dominatum. »

(Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, art. OVIDE, note D.)

La citation latine est prise de Jovianus Pontanus, *de Principe*, tome Ier de l'édit. florent. 1520, in-8.

3 — *Lyéus*, autre surnom du dieu des vendanges.

NOTICE

BIBLIOGRAPHIQUE

Brunet, dans son *Manuel du libraire*, ne consacre pas à Ovide moins de 30 pages et des mieux remplies, y analysant, avec son exactitude et sa précision habituelles, toutes les éditions importantes. Il serait donc inutile de refaire ici ou de transcrire un travail si achevé. Mais, après avoir indiqué d'après lui, et en le complétant sur quelques points, les éditions latines, je m'arrêterai un peu plus longuement qu'il ne l'a fait sur les traductions et imitations des *Amours* et sur les différentes œuvres inspirées par ce livre.

ŒUVRES COMPLÈTES

Ovidius Naso Publius. Opera. Bologne, Balth. Aroguidi, 1471, in-folio.

Premier livre imprimé dans cette ville. *Les Amours* y

tiennent 32 feuillets. Il manque à l'édition *les Héroïdes* qui ne furent comprises que dans la seconde, en 1480. On en connaît six exemplaires, dont un à la Bibliothèque nationale.

Ovidii Opera. Rome, Sweynheym et Pannartz, 1471, 2 vol. in-folio.

Comme elle a été publiée la même année que la précédente, il est difficile de décider la question de priorité. Toutes deux sont fort chères; dans celle-ci, *les Amours* occupent les premiers feuillets du second volume, avec ce titre : *P. Ovidii Nasonis de sine titulo libellus ad Cupidinem Elegia.*

Ovidii Opera omnia, Medea excepta. Venise, chez le Français Jacques Rubée, 1474, in-folio.

Très beau et rare volume. Un exemplaire incomplet, 380 francs, vente La Vallière. *Les Amours* y viennent, après le 263e feuillet.

On peut citer encore, parmi les beaux in-folio, ceux de Parme et de Milan, 1477, de Vicence, 1480, de Venise Bernard de Novare, 1486, Lazare de Favilian, 1492, trois autres dans la même ville, 1493, 1496 et 1498; enfin l'édition de Wechel, à Francfort, en 1601.

Les mêmes œuvres furent publiées encore à Venise, avec une Vie d'Ovide par Alde, en 1515-1516, 3 vol. in-8°. *Les Amours* se trouvent dans le second.

Son édition, qui est aujourd'hui fort recherchée, fut contrefaite à Lyon vers 1523, et une autre fois quelques années après. Ces deux contrefaçons se vendent cher.

Ovidii Opera. Florence, chez les héritiers des Giunte, 1519-1525, 3 vol. in-8°.

Les Amours et *les Héroïdes* furent édités à part chez les mêmes en 1528. Un exemplaire, 75 fr. en 1825.

Ovidii Opera. Paris, Simon de Colines, 1529, 3 vol. petit

in-8°, reproduits en 1541, in-16. C'est sur cette édition, qui vaut de 40 à 50 fr., qu'ont été faites celles de S. Gryphius à Lyon, 1536, 1539, 1540 et 1554. En tête des *Métamorphoses* se trouve une Vie d'Ovide composée surtout avec des vers tirés de ses œuvres. Il n'y a, du reste, ni notes ni commentaires ; rien que le texte sec et nu.

Les mêmes. Venise, les Alde, 1533-1534, 3 vol. in-8°. Inférieure à celle de 1515.

Les mêmes. Amsterdam, Elzévier, 1558, in-12.

Les mêmes. Anvers, Plantin, 1561, 3 vol. in-16. Jolie et peu commune. Les exemplaires bien conservés valent de 70 à 80 fr.

Les mêmes. Amsterdam, Guil. Jans. Cœsius, 1624, 3 vol. in-32.

Les mêmes. Leyde, Elzévier, 1629, 3 vol. in-16. Lorsque les marges en sont grandes, on la vend de 100 à 150 fr.

Les mêmes. Amsterdam, Guil. et J. Blaeu, 1638, 3 vol. in-24. Texte revu par Burchard et Cnipping.

Dans la même ville, et sous le même format, L. Elzévir donna en 1652 une nouvelle édition dont le texte fut revu par Nic. Heinsius.

Ovidii Opera. Leyde, Elzévier, 1661, 3 vol. in-8° et in-16, *cum notis variorum et figur.* Elle est aussi annotée par Nic. Heinsius.

Les mêmes. Leyde, Hackius, 1670, 3 vol. in-8°. Les notes, dit Brunet, en sont plus nombreuses et mieux choisies que dans la précédente.

Les mêmes. Édition *ad usum Delphini.* Lyon, 1689, 4 vol. in-4°.

Les mêmes. Londres, Mattaire, 1715, 3 vol. in-12, avec un frontispice à chaque volume dessiné et gravé par du Guernier. Le papier jaunit et se pique.

Les mêmes. Amsterdam, Westein, 1727, 4 vol. in-4°. C'est l'édition revue et annotée par Burmann et qui a longtemps passé pour la meilleure.

Westein réimprima l'ouvrage en 1750, in-16 avec un frontispice gravé.

Les mêmes. Leipsick, 1758, 6 vol. in-8°. Mal imprimés et sur de mauvais papier. C'est dommage, car le nom d'Ernesti les recommande aux érudits et en garantit le mérite.

Ovidii Opera quæ supersunt. Paris, Barbou, 1762, 3 vol. in-12, avec 9 frontispices et de jolies vignettes d'Eisen gravées par de Longueil.

Les mêmes. Gœttingue, 1798, 2 vol. grand in-8°. Revue par Mitscherlich.

Les quatre plus importantes éditions de notre siècle sont celles de Lemaire, 1820-1822, 10 vol. in-8°; de Lefèvre, 1822, 5 vol. in-32; d'Oxford, *variorum*, 1826, 5 vol. in-8°; texte de Burmann, revu par Bentley; celle de Jahn à Leipzig, 1828, 2 vol. in-8°.

ÉDITIONS PARTIELLES

Les plus connues sont les suivantes :

P. Ovidii Amorum libri, Heroidum, Tristium. Rome, Sweynheym et Pannartz, 1469. 1 vol. in-folio. C'est l'auteur de la préface mise en tête de l'édition Poncelin (1797) qui indique le volume et la date. Ce doit être une erreur; il aura pris pour une édition séparée le premier volume de celle de 1471, citée plus haut.

P. Ovidii Nasonis libri Fastorum, Tristium, de Ponto, in Ibim, ad Juliam. Tusculanum, Alex. de Paganini, 1551, in-32.

P. Ovidii Nasonis in Amatoria. Lyon, S. Gryphius, 1540, in-8°.

Heroidum Epistolæ, Amorum libri III; de Arte amandi. In officina Plantiniana Raphelengii, 1602, 1 vol. in-16.

Ovidii Nasonis Pelignensis erotica et amatoria Opuscula. Francfort, Volfgang Richter, 1610, petit in-8° de 215 pages.

Ovidii Amatoria. Helmstœdt, 1788 et 1802, 2 vol. in-8° avec des notes de Wernsdorf.

TRADUCTIONS EN PROSE

Les nations étrangères ont été plus pressées que nous de posséder Ovide en leur langue. Dès 1494, Jean Escriva publiait à Barcelone, in-4°, un Ovide en catalan. Son exemple fut bientôt imité en Italie et ailleurs.

Le premier qui ait traduit en prose française *les Amours d'Ovide* est un écrivain fort obscur du Perche, appelé Bellefleur, dont l'in-8° parut en 1621. Je ne l'ai point lu ; il ne doit pas avoir grande valeur, à en juger par ce qu'en dit un de ses émules : « Il entend assez bien Ovide, mais il en détruit le sens par ce qu'il ajoute de lui-même. C'était en son temps un très habile homme, mais à présent il n'aurait qu'à rengainer sa traduction, et le goût de nos connaisseurs ne lui pardonnerait pas les soins qu'il a pris. » Hélas ! de combien d'autres plus connus allons-nous être obligé d'en dire autant !

Les Amours d'Ovide, d'une nouvelle traduction (en prose), avec des remarques et le texte en regard. Paris, Lamy, 1661, in-8°, avec un frontispice gravé par Chauveau. Celle-ci ne vaut guère mieux. Elle est de l'abbé de Marolles.

plus estimé comme collectionneur d'estampes et auteur d'intéressants *Mémoires*. Il n'en a pas moins mis en français, prose et vers, presque tous les poètes latins, le *Nouveau Testament*, *l'Apocalypse*, etc. En assemblant toutes les éditions et réimpressions qu'il en a faites, cela irait bien à 60 ou 70 volumes, dont plusieurs imprimés avec luxe. Ils eurent si peu de succès, même de son vivant, qu'il en était réduit à les distribuer gratis. Encore n'obtenait-il pas qu'on le lût. Un de ses amis, à qui il avait fait présent de l'un des plus beaux, ne put se résoudre à l'en remercier et s'excusa auprès de lui sous prétexte que sa vue était très affaiblie. Pour échapper à la lecture de Marolles, on en était réduit à simuler des infirmités.

Comment d'ailleurs en eût-il été autrement ? Dans sa préface de *l'Art d'aimer*, ce bon abbé ne va-t-il pas jusqu'à dire qu'il n'a pas pris de plaisir à faire ce livre et qu'il souhaite qu'on n'en prenne pas en le lisant ! Jamais vœu ne fut si complètement exaucé. Marolles en convient tristement : « Un silence profond de ceux qui étaient auparavant mes amis dans les lettres, et qui m'ont abandonné depuis, comme si je les avais offensés de leur avoir donné de mes livres, m'a fait assez apercevoir du sentiment public sur ce sujet. »

Les Œuvres d'Ovide, traduction nouvelle par Algay de Martignac (latin et français), Lyon, H. Molin, 1697, 9 vol. in-12, de peu de valeur. L'année suivante il parut à Rouen sous la rubrique de la Haye, in-12, *Ovide amoureux, ou l'École des amants*, dont le titre promet plus que le volume ne tient.

Œuvres d'Ovide, précédées de sa Vie. La Haye, Néaulme, 1750, 2 vol. petit in-18.

Édition tirée à 12 exemplaires seulement et publiée par

Frédéric II. Elle ne contient ni *les Métamorphoses* ni *les Héroïdes*. Chaque volume a un titre gravé, portant au bas *Édition royale*. La Bibliothèque nationale ne possède que les titres et la Vie historique d'Ovide.

Œuvres complètes d'Ovide, traduites en français par l'abbé Banier. Bayeux, Kervillars, etc., publiées par Poncelin. Paris, Debarle, 1799, 7 vol. in-4° ou in-8°, avec figures très fines de Quéverdo, gravées par Trière, Simonet, etc.

Les Amours y sont traduits par Masson de Saint-Amand, dont la version manque de hardiesse et d'exactitude.

Les mêmes. Paris, Panckoucke, 1831-1836, 10 vol. in-8° (latin et français). La traduction des *Amours* est de J. Mangeart.

Les mêmes. Paris, Dubochet, 1830, grand in-8°. Collection Nisard. Th. Baudement a traduit les *Amours*.

Ovide, Œuvres choisies : les Amours, l'Art d'aimer, etc. Nouvelle édition revue par F. Lemaistre et précédée d'une nouvelle Étude sur Ovide par J. Janin. Paris, Garnier frères, 1858, in-12. Réimpression de l'un des volumes de la collection Panckoucke.

TRADUCTIONS ET IMITATIONS EN VERS

Recueil de diverses pièces choisies d'Horace d'Ovide, Catulle, Martial et Anacréon par M. le président Nicole Bruxelles, Floppens, 1666, in-12.

Contrefaçon belge qui reproduit un joli volume de Ch. de Sercy, 1662, réimprimé en 1681 avec un charmant frontispice gravé par Le Doyen. Les trois éditions sont beaucoup moins complètes que celles de Paris, 1693, 2 vol. in-12, que l'on recherche encore, moins pour les vers que pour l'agrément des volumes.

Ce même président avait publié déjà chez de Sercy une traduction en vers de *l'Art d'aimer*, dédiée au duc de Saint-Aignan et ornée de figures d'Ét. Picart, *le Romain*.

Magistrat du bon vieux temps, avant la pruderie et la morgue de commande, Nicole devait être un homme de haute et fine érudition, se régalant à huis clos, en son pays de Chartres, avec ses amis, des friandises de l'Anthologie et capable, comme plus tard Bouhier, de rassurer l'imprudent qui aurait été poursuivi devant lui pour quelque débauche d'esprit : « Jeune homme, si l'on vous tracasse, vous direz que c'est moi. »

Il rime trop souvent en épithètes, et ses vers n'ont ni délicatesse ni élégance ; on en jugera par ce petit échantillon :

Un homme est ridicule et bête
Qui croit que le dérèglement
De sa femme avec son amant
Lui met des cornes sur la tête.

Tout n'est pas, il est vrai, de cette platitude ; quelques tirades, à défaut de souffle, ont de la verdeur et une certaine franchise d'expression. En voici une, prise de l'élégie V du livre Ier :

Sitôt que dans mon lit ses beautés toutes nues
Montrèrent à mes yeux des grâces inconnues,
Sur son corps, où brillaient mille appas gracieux,
Je vis bientôt l'aimant et des mains et des yeux,
Ce corps, de mille amants le désir et la gloire,
Était un vif relief ou d'albâtre ou d'ivoire ;
Nul défaut, quel qu'il soit, n'en effaçait l'éclat,
Et c'était un beau champ pour l'amoureux combat.
Que ses bras étaient blancs ! que sa gorge charmante
Était bonne à presser d'une lèvre brûlante !

Sur 49 élégies, Nicole n'en a traduit que 17.

Traduction des Élégies amoureuses d'Ovide en vers français. Paris, Cl. Barbin, 1666, 2 tomes en un volume in-12.

Le privilège, daté du 30 octobre 1665, est signé *Pucelle.*

Réédité à la même librairie, en 1668, sous ce titre nouveau : *les Élégies choisies des Amours d'Ovide,* par le marquis de Vilennes[1], petit in-12.

Voici encore un traducteur à qui l'on peut reprocher avec raison de délayer, d'effacer trop le texte et de s'attacher au sens général plutôt qu'à la lettre ; qui, de plus, juge son auteur et l'apprécie en termes étranges. Parlant d'Ovide dans sa préface : « Il instruit, dit-il, les hommes à pousser le soupir juste, et les femmes à le recevoir, les hommes à prendre l'heure du berger, et les femmes à l'offrir. Il a rendu les sens si spirituels que le jugement s'est trouvé d'accord avec le plaisir et la pudeur avec la galanterie. » Tout le reste est de ce ton leste, sémillant et d'un fort honnête homme, pour parler le langage du temps. Son vers coule avec facilité à travers le libertinage et le recouvre d'une gaze de bonne compagnie. Prenons cette élégie v du livre Ier, que le président Nicole vient de nous paraphraser à grand'peine. Combien l'allure est plus dégagée !

Quand son voile échappé la laissa toute nue,
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
La nature sans fard fit honte aux ornements.
Jamais de si beaux bras n'unirent deux amants ;
Jamais de deux couleurs gorge si bien mêlée
Ne fut par les baisers doucement accablée;
Et jamais les voisins de ce qu'on ne dit pas
N'étalèrent aux yeux de si charmants appas.
Je regardai longtemps, mais, en pareil mystère,

1. Le « marquis de Vilennes » n'est qu'un pseudonyme du « chanoine Barin.

L'on ne peut pas toujours regarder sans rien faire.
Je fis donc ce qu'on fait lorsqu'on est sans fâcheux,
Et lorsque les amants le veulent bien tous deux.

A parler franc, cela n'a pas grand rapport au texte d'Ovide ; il semble vraiment que le prétendu traducteur ne l'ait lu qu'à distance ou qu'il veuille le dissimuler le plus possible. On dirait qu'il n'a jamais vu face à face l'original. S'il est vrai, comme on nous le répète si souvent, que les érudits du XVII[e] siècle fussent plus avant que nous dans le commerce des auteurs latins, avouez qu'ils gardaient bien le secret de leur intimité. Quand ils se décident à en divulguer quelque chose, ils ont soin de se réserver l'impression directe, la pulpe du fruit, et ils n'en jettent au public que les épluchures. Pourquoi s'exercer sur un si beau thème et lutter avec un tel maître si d'avance vous vous déclarez vaincu ?

Tout le monde connaît par la vigoureuse satire de Régnier l'entremetteuse Macette et ses discours hypocrites, lorsqu'elle vient pour débaucher la jeune fille. En empruntant ce type au poète latin, Régnier lui imprime une marque nouvelle et frappe à son empreinte ce Patelin femelle et dévot. Le marquis de Vilennes a retenu un semblant de son énergie pour peindre Dipsas vantant à Corinne les futures largesses d'un riche protecteur.

« Et, bien loin de se vendre, il vous veut acheter. »
A ce mot d'achete, mon aimable Corinne
Fit voir sur son visage une rougeur divine ;
Mais Dipsa de sa honte interrompit le cours,
Et poursuivit ainsi son funeste discours :
« Je ne vous dirai pas que la honte est un crime,
Pour se aire prier, c'est la belle maxime.
Mais de quelque façon que vous puissiez agir,

Si vous ne voulez feindre, il ne faut point rougir.
Jamais de vos beaux yeux ne baissez la lumière
Que pour voir les présents qu'on vous aura pu faire.
Prenez dans vos amants un intérêt égal
Et décidez toujours pour le plus libéral.
Surtout n'imitez pas ces Sabines austères
Dont la vertu fait honte au siècle de nos pères,
Et qui, du genre humain rompant les beaux accords,
Ménageaient leurs faveurs comme de grands trésors.
Cela n'est plus du temps ; tout a changé de face,
A des combats plus doux Mars a quitté la place ;
Rome enfante aujourd'hui les grâces et les ris,
Et la seule Vénus règne où régnait son fils. »

N'est-ce pas là déjà une facture à la Boileau et toute sa netteté, au moment même où celui-ci bégayait encore avec effort ses premières satires? Sans doute la fidélité n'inquiète guère le traducteur ; il en prend à son aise et compose à côté. C'était la mode alors, même en prose ; Perrot d'Ablancourt allait s'illustrer par ses *belles infidèles*. Les vers du marquis de Vilennes savent à ravir, dans leur aisance, esquiver les endroits scabreux. En voulez-vous un dernier exemple? Je l'emprunte à l'élégie communément désignée sous le nom d'*Impuissance :*

Corinne, dont les feux s'expliquaient sans contrainte,
Tâchait de ranimer cette vigueur éteinte,
Me pressait dans ses bras, mêlait par ce lien
Le feu de son beau corps à la froideur du mien.
Tantôt, par des baisers pleins de douceurs charmantes,
Elle rendait la vie à mes lèvres mourantes,
Et tantôt me disait, ne pouvant m'émouvoir :
« Quoi! mon cœur, est-ce ainsi que tu fais ton devoir? »

Les Amours d'Ovide. Pastorale héroïque, par Gilbert,

secrétaire des commandements de la reine de Suède et son résident en France. Paris. Ét. Loyson, 1663, in-12, ou chez le même, 1666, in-8°.

Conversations galantes et fades entre Ovide et ses deux maîtresses, Corinne et Céphise. Naturellement on y professe une morale fort relâchée :

> C'est être peu galant, savoir peu l'art de plaire
> Que d'apprendre à ce sexe à se montrer sévère.
> Qui lui veut enseigner la vertu qui nous nuit,
> Aux mystères d'amour est assez mal instruit.
> Il faut devant ce dieu que les sages se taisent.

Les amants y consentent à un arrangement tout à fait commode, ainsi qu'on en peut juger par quelques articles de leur contrat :

> Nous voulons, pour jouir du plus parfait bonheur,
> Que chacun suive son humeur,
> Sans jalousie et sans murmure ;
> Que l'on ne parle point du fâcheux nom d'époux,
> Et que toujours l'hymen soit banni d'entre nous
> Comme un oiseau sinistre et de mauvais augure.
> Sans nous piquer d'être constants,
> Nous voulons tous deux, en tout temps,
> Offrir et recevoir des vœux et des caresses,
> Et que toujours en liberté
> Chacun puisse de son côté
> Faire divers amants et diverses maîtresses.

Qui le croirait ? cette pastorale est dédiée à Colbert, le rude ministre, à qui l'auteur dit, à propos d'Ovide : « Son crime n'est que d'avoir été trop galant et d'avoir enseigné un art sans qui la moitié du monde serait ennemie de

l'autre. Ce chevalier romain ayant fait *l'Art de plaire*, qui a été admiré de toute la terre, j'ai cru que je pourrais faire une comédie de lui qui ne déplairait pas. » Il s'est trompé. Un vers de sa pièce aurait dû l'avertir que :

Plus on parle d'amour, moins on le sent dans l'âme.

Inutile d'ajouter qu'il n'y a rien de commun entre son œuvre et les élégies du poète latin.

Pièces choisies d'Ovide traduites en vers français, par Th. Corneille. Paris, Cl. Barbin, 1670, in-12 ; 2e édition, Paris et Rouen, 1676.

Il n'y a que sept élégies des *Amours*. Elles sont assez facilement rendues, tantôt en alexandrins, tantôt en stances de vers inégaux, afin de suivre le mouvement des distiques.

Les Épîtres et toutes les Élégies amoureuses d'Ovide. Traduction en vers. Paris, Audinet, 1676, 2 vol. in-12. La première édition est de 1666, chez Cl. Barbin.

Singulière destinée des livres ! C'est cette seconde version si inférieure à la première quoique plus littérale, et que l'on attribue toujours à l'abbé Barin, qu'elle aurait empêché de devenir évêque, qui eut le plus grand succès. Pendant tout le XVIIIe siècle, on la reproduisit avec fureur de tous côtés. Ne pouvant me flatter de connaître toutes les éditions, je me contente d'indiquer les suivantes : Rouen, Cailloue, 1676 ; la Haye, de Hondt, 1685 et 1701, in-12 ; Londres, Groenevegen, 1725 ; Utrecht et Bruxelles, G. de Backer, 1729, 1736 et 1739.

La plus remarquable est celle qui fut donnée à Cologne par P. Marteau en 1703, 2 vol. in-8e, intitulés, l'un *les Élégies*, l'autre *les Épîtres*, avec le texte en regard. Les ama-

teurs la recherchent pour ses eaux-fortes d'Harrevyn, si curieuses par leurs anachronismes.

Cette même traduction fut réimprimée sous un autre titre :

Les Œuvres galantes et amoureuses d'Ovide, traduction nouvelle en vers français. A Cythère, aux dépens du loisir, 1756, 1757, 1763, 1767, 1776, soit in-8°, soit petit in-12; Amsterdam, chez les héritiers des Elsévirs, 1770, 2 vol. in-18, avec frontispices passablement gravés par Danzel; Amsterdam, Michel Rey, 1771, avec figures; Londres (Cazin), 1771, 1774, 1785, 2 vol. in-24 avec portrait, et Paris, Cailloue, 1810, 2 vol. in-18.

Les Amours d'Ovide en vers français. Coni, Luc Constant, 1761 et 1766, 3 parties en 1 vol. in-12, qui comprend aussi *les Héroïdes*. La traduction des *Amours* est empruntée au marquis de Vilennes (chanoine Barin).

Les Amours, imitation en vers des plus jolis poètes latins, par de Guerle. Paris, Cailleau, sans date (vers 1792), in-8°.

Les Amours d'Ovide, traduction libre en vers français (par Le Marcis) suivie du *Remède d'amour*, poème en deux chants, imité d'Ovide. Paris, Egron, 1799, petit in-8°. Quelques exemplaires présentent des différences provenant de cartons faits en 1825 ou 1826.

Le Marcis, étant devenu député, crut sans doute que la dignité de ses nouvelles fonctions ne lui permettait pas d'avouer son péché de jeunesse. Il est pourtant d'une grande innocence; de tels vers n'enflammeront jamais les sens de personne. Un dessinateur, J. Bouillard, a orné le volume de 4 gravures médiocres, sans expression et d'une élégance contestable.

Les Amours d'Ovide, traduction de C.-L. Mollevaut,

membre de l'Institut royal de France. En vers, avec le texte latin en regard. Paris, Arthus Bertrand, 1822, in-18. Frontispice sentimental dessiné par Ch. Chasselat et gravé par Delvaux.

Enfin voilà le premier traducteur qui sérieusement se soit mesuré avec le poète latin et qui nous en donne une idée approchante. On me saura gré, je pense, de le montrer à l'œuvre et de fournir à chaque lecteur le moyen de juger combien il serre, mieux que les précédents, son texte de près. Il suffit pour cela d'ouvrir le volume à l'élégie V du livre Ier :

L'astre brûlant envahissait les cieux ;
Je reposais sur ma couche embaumée,
Et ma fenêtre, adroitement fermée,
Laissait passer ce jour délicieux,
Tendre clarté des bois mystérieux,
Ou plus semblable à la naissante aurore,
Quand la nuit cède au jour douteux encore,
Divins moments qu'attendait le plaisir.
La vierge cède au feu qui la dévore,
Et la pudeur s'échappe sans rougir.
Corinne vient ; sa grâce enchanteresse
Brille à travers ses légers vêtements ;
Sa chevelure à son beau front se tresse,
Et joue autour de deux globes charmants.
Tout me séduit en ma belle maîtresse ;
Ainsi Laïs enivrait ses amants.
Voiles jaloux qui voulez me contraindre,
Cédez, tombez ; c'est à moi tant d'appas !
Mais ma Corinne, affectant de me craindre,
Me repoussait, m'attirait dans ses bras,
Et m'irritait de son tendre embarras.
Tout cède enfin à ma flamme enhardie.
Dieux ! quels attraits ! quelle forme arrondie !
Quel bras d'ivoire autour de moi passé !

Quel frais bouton sous ma lèvre pressé!
Sur les contours de sa gorge polie
Comme ma main, frémissante, a glissé!
O doux moment! ô maîtresse accomplie!
Oui, j'ai tout vu, cent fois tout embrassé,
Tes bras, ton sein, ta bouche si jolie,
Et tout mon corps au tien s'est enlacé.
Amants! amants! vous devinez le reste,
L'épuisement seul a vaincu nos feux,
Et je disais, plein d'un bonheur céleste :
Reviens, reviens, ô jour trois fois heureux!

Noblesse, harmonie, chaleur même, tout concourt ici, pour la première fois, à donner le sentiment de l'original, tout excepté la qualité essentielle, la précision. Au lieu de ces termes d'une si fausse élégance, *bonheur céleste*, *bouche jolie*, *maîtresse accomplie*, *jour délicieux*, etc., qui voilent la fraîcheur, la vivacité de la jeunesse, on voudrait des mots capables d'en faire saillir les muscles et les nerfs. Élève affaibli d'une école qui s'éteignait en lui, Mollevaut, dans ses traductions des élégiaques antiques, rencontre des accents purs, doux et parfois touchants, mais point de couleur ni de relief. Là où je cherche un écho d'une généreuse et riche poésie, il ne me fait entendre que le ronron monotone d'un alexandrin flûté. Pur amusement de cabinet : ses vers ne serviront jamais à quelqu'un pour charmer ou pour aimer.

Les mêmes, traduction nouvelle en vers, le texte en regard, par P. Pirault des Chaumes, pour servir de suite et de complément aux Œuvres d'Ovide, traduites en vers par F. de Saint-Ange. Paris. Michaud, 1824, in-12.

Prosaïques et lourds, les vers de Pirault, qui était un ancien avoué, auteur de fables, méritent bien d'aller de pair

avec l'œuvre laborieuse de Saint-Ange, ce dernier et sérieux représentant de l'école de Delille.

L'Occasion perdue et recouvrée. Paris, Gay, 1862, in-8°.

Dans les notes placées à la suite de ces stances, où sont imitées et fondues deux élégies d'Ovide, M. P. Lacroix en attribue la paternité à Corneille. Elles mériteraient en effet d'être de lui pour la sève et la vigueur du ton, que gâte par moments un peu de recherche. Mais l'expression en est si libertine qu'il est difficile d'en rien citer.

Notre grand tragique ne serait d'ailleurs pas le seul que ce sujet aurait tenté ; on en trouve des copies effacées dans Benserade, Duteil, Mme de Villedieu et dans les œuvres de Cantenac imprimées par Th. Girard en 1661. Tout le monde imite Ovide ; il n'y a pas jusqu'à l'abbé Cotin qui ne lui doive l'idée de son madrigal le moins mauvais :

Iris s'est rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois ;
Elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

OVIDE



NOTICE

ARTISTIQUE

OVIDE CHEZ LES SCYTHES

Quel qu'ait été le motif de son bannissement, Ovide, ses vers nous le disent assez, ne s'en consola jamais. Des gens à qui les adversités d'autrui sont légères à porter le voudraient plus stoïque, moins douillet, et qu'il ne geignît pas continuellement. Quoi de plus naturel cependant, de plus sincère, de plus humain que ses plaintes ? Représentez-vous ce voluptueux arraché tout à coup des élégances de Rome, de cette ville par excellence, foyer unique de civilisation, où la fortune ajoutait à la vie toutes ses douceurs ; enlevé au

monde aristocratique où il vivait en si agréable compagnie, et transporté sur une steppe inculte, parmi des pâtres sauvages qui ne l'entendent point, et sans cesse exposé aux coups de l'ennemi. Là plus de fille chérie, plus de tendre épouse pour le dorloter, car ce libertin avait fini par rencontrer une femme vertueuse qui l'adorait et dont il était sûr. Au lieu des amis dont les applaudissements excitaient sa verve et de la société choisie où son esprit redoublait de grâces à la joie de plaire et au sentiment du succès, quelques sauvages stupidement étonnés de ses regrets. Les privations corporelles s'ajoutent à la douleur morale ; ce dur climat éprouve rudement le Romain amolli par son doux ciel d'Italie, frileux et tremblant sous le vent glacé du Nord. Adieu les frais ombrages, les nuits tièdes et parfumées, les festins où les coupes joyeusement circulaient remplies de falerne ! pour boisson une eau saumâtre qui irrite la soif. Ni verdure, ni ombre dans cette lande semblable à une mer immobile. *Un chêne ! un chêne !* s'écriait aussi le captif de Sainte-Hélène, en songeant à l'arbre de la patrie.

Le plus grand peintre de nos jours, Eugène Delacroix, a magnifiquement rendu cet isolement et cet ennui d'Ovide chez les Scythes. Il est évident que le poète des *Amours* et de *l'Art d'aimer* exerçait une sorte de séduction sur l'âme de l'artiste. Déjà, au Luxembourg, dans une fresque de la bibliothèque, il l'avait placé au nombre des chantres divins qui, groupés autour d'Homère aux champs Élysées, accueillent Dante, lors de sa descente aux enfers, et jettent sur ce confrère moderne un regard de bienveillance et d'affable curiosité. Mais c'est surtout au Palais-Bourbon qu'il a rendu avec une vigueur incomparable cette fine et douce physionomie. Elle a même pris sous le pinceau créateur plus de

mouvement et de relief qu'elle n'en a dans les lettres écrites du Pont.

Pour le paysage, Delacroix ne s'en est pas uniquement rapporté à Ovide : « J'écris au milieu des tempêtes, à la lumière d'un ciel orageux, et les flots de la mer irritée viennent battre mes tablettes. » La pose eût été trop théâtrale. On avait si souvent reproché à l'artiste sa recherche de l'effet qu'il a préféré choisir un temps calme et une attitude moins prétentieuse. Dans sa fresque, la scène se passe dans une vallée où dort un lac et que terminent à l'horizon des montagnes bleues. « Il a suffi au peintre, dit M. Paul de Saint-Victor, de quelques traits et de quelques teintes pour évoquer un étonnant paysage. C'est la nature barbare surprise dans sa nudité. Les types du chaos y dominent encore. Tout est stérilité grandiose, lumière amortie, inertie morne et placide. On croit entendre souffler dans la plaine ce vent de Scythie qui, d'après Hérodote, fécondait les cavales. »

Au centre de la composition, sous une lumière intense, le poète, dans une pose pleine de mollesse et de langueur, est couché sur le sol, rêvant sans doute à la patrie absente. Auprès de lui, les Scythes semblent saisis de respect et d'admiration. Tandis qu'une femme, son nourrisson à la mamelle, le regarde étonnée, un guerrier, appuyé sur sa lance, se penche et lui offre un panier de fruits. Des cavaliers qui reviennent de la chasse, l'arc en bandoulière, se retournent au passage pour examiner l'étranger. D'autres barbares, n'osant approcher, se contentent de le contempler de loin, accroupis dans des postures étranges. On a reproché au peintre les proportions colossales de la cavale placée au premier plan, celle qu'une femme scythe est en train de traire, sans doute à l'intention du poète, et qui dé-

tourne obliquement sa tête ombrageuse. Cet animal a le tort, il est vrai, de tenir un peu trop de place dans la composition et d'arrêter le regard au détriment des autres parties, mais quelle autre figure eût aussi énergiquement peint le contraste qui doit agiter l'esprit d'Ovide ! Tous les détails de la fresque, on peut le dire, sont en harmonie avec la pensée principale.

TABLE

LIVRE PREMIER

LIVRE SECOND


A. Quantin Imprimeur





PETITS CHEFS-D'ŒUVRE ANTIQUES

([illegible])

[illegible]

[illegible] XVIII[e] siècle [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] — [illegible] — [illegible]

[illegible]